

LA  
REVUE CANADIENNE

1901

PREMIER VOLUME

---

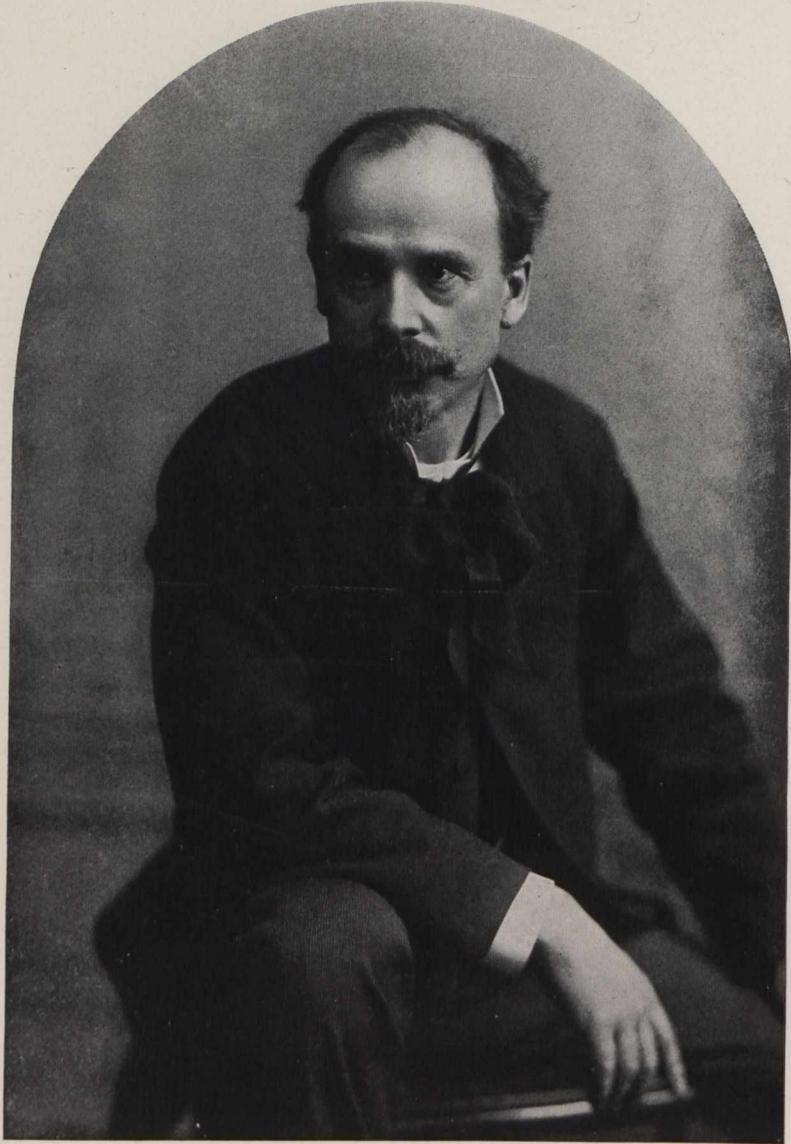
**Tome XXXIX<sup>e</sup> de la collection.**

JANVIER—1901.



Gravure tirée du splendide ouvrage de l'honorable juge Routhier :  
*Québec et Lévis à l'aurore du XX<sup>e</sup> siècle.*





LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

LA  
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

---

SOUS LA DIRECTION DE  
M. ALPHONSE LECLAIRE.

---

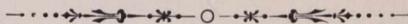
37<sup>e</sup> ANNÉE

1901

PREMIER VOLUME.

---

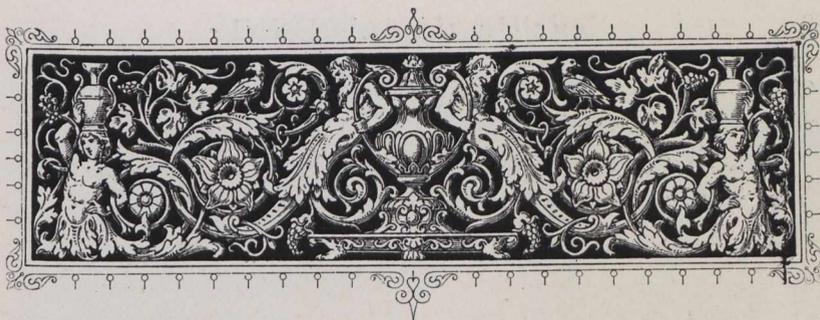
Tome XXXIXe de la collection.



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE  
Montréal, Canada.



Gravure tirée du splendide ouvrage de l'honorable juge Routhier :  
*Québec et Lévis à l'aurore du XX<sup>e</sup> siècle*



# LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

## ET SON ŒUVRE

### I

La famille Hébert est originaire de l'Acadie ; chassée par les Anglais, en 1755, elle vint demeurer à Saint-Grégoire (comté de Nicolet). Le père de notre sculpteur, après son mariage, voulut tenter fortune sur des "nouvelles terres," et alla s'établir à Sainte-Sophie d'Halifax, dans les *townships* de l'Est.

C'est là que naquit Louis-Philippe Hébert, l'auteur du monument de Maisonneuve.

Son enfance s'écoula, pour ainsi dire, toute entière dans la forêt, au milieu de la solitude profonde. Aucun endroit n'était plus propre à éveiller l'imagination de cet enfant naturellement enclin à la rêverie, et à développer en lui, de bonne heure, le sens de la poésie et de l'harmonie. "Mon grand plaisir," écrivait-il récemment à un ami, "était de parcourir les bois et de grimper sur les montagnes." Ailleurs, il ajoute : "La forêt a toujours eu pour moi une attraction très grande, et m'a toujours produit une sensation indéfinissable ; le vent qui tordait les arbres, faisait bruire les feuilles, la grande voix des éléments, à laquelle se mêlait le chant des oiseaux

et de tous les hôtes des bois, me plongeaient dans des rêveries sans fin.”

La libre vie au grand air, on l'a constaté plus d'une fois, habitue insensiblement l'âme aux spectacles grandioses de la nature et aux graves et fécondes pensées qu'ils éveillent au fond de l'intelligence. Aussi bien, Hébert a gardé dans ses œuvres quelque chose de ces fortes impressions de son enfance ; il est resté le “coureur des bois” de jadis, produisant librement, obéissant à l'inspiration du moment, ne cherchant jamais à faire rentrer sa pensée dans une formule arrêtée d'avance. Il est lui-même, et se donne avec ses qualités et ses défauts, ne cherchant aucune théorie esthétique pour excuser ceux-ci ni pour exalter ceux-là ; en un mot, il ne force pas l'art à descendre jusqu'à lui, mais il donne de grands coups d'ailes pour s'élever jusqu'à l'idéal, qu'il a entrevu dans les profondeurs de ses rêves d'artiste.

A peine âgé de six ans, le jeune Hébert donne déjà des signes de son talent naissant. Armé de son couteau de poche, il sculpte d'informes bonshommes qui, dans sa pensée, représentent les chefs des tribus sauvages, dont il a entendu raconter les exploits. Lorsqu'il eut atteint sa huitième année, il fut envoyé à l'école. Sa nature indépendante et fière se plia difficilement au régime scolaire ; il s'ennuya, s'impacienta, en un mot fut un mauvais écolier. Lorsqu'il sut lire et écrire, ses parents le rappelèrent à la maison, et il dut, comme ses frères, se livrer aux durs travaux des champs. Mauvais écolier, il ne fut guère meilleur agriculteur. Son besoin de produire le poursuivait sans cesse, et il consacrait ses soirées et ses loisirs à sculpter et à dégrossir des morceaux de bois.

Il avait alors dix ans. Son père avait entrepris, pour occuper les longues soirées de l'automne, de lire à M<sup>me</sup> Hébert les *Relations des Jésuites*, pendant que celle-ci,



SANS MERCI

près de l'âtre, filait ou tricotait. Philippe était un auditeur assidu. Il prenait place près du rouet; les coudes appuyés sur la table, la tête dans ses mains, avec une attention dont les enfants de cet âge sont généralement incapables, il écoutait les longs récits des courses des missionnaires à la suite des familles indiennes, des assauts que les premiers pionniers livrèrent à la forêt, et des combats sanglants qu'ils eurent à soutenir contre les Iroquois; il ne se lassait pas d'entendre la description des us et coutumes des différentes nations sauvages, de leurs chasses, de leurs guerres et de leurs cruautés; des hivernements dans les bois, sous les tentes de peaux ou sous les cabanes de branches; des grands lacs que sillonnaient les canots d'écorce; des rapides qui entraînaient les pirogues avec la rapidité du trait; des bourgades au bord des grands fleuves.... Tout cela se gravait profondément dans sa mémoire. Jugez un peu de son ennui, lorsqu'il était obligé de prendre soin des petits frères (ils étaient une fourmilière) ou de faire une course; et, comme cela arrive généralement, c'était toujours au moment où le récit devenait le plus empoignant qu'on l'envoyait balancer le "ber," ou chercher quelques provisions chez le voisin. Alors il prit le parti de lire les *Relations* pour son propre compte. Il mit une année à parcourir ces gros volumes.

"Ces lectures m'ont tellement frappé," avoue-t-il, "que j'en ai gardé une forte empreinte, et, comme j'ennuyais mes frères à leur faire le récit de mes lectures, ils finirent par me donner le nom de "Sauvage."

Le fait est qu'il sortait de ces lectures la tête en feu, l'imagination surexcitée. Alors il s'enfonçait dans la forêt; sous les grands arbres, il refaisait le tableau de ces luttes gigantesques de la civilisation contre la barbarie, et peu à peu il se façonnait ainsi une âme héroïque. Peut-être y avait-il de l'atavisme dans cet



SANS MERCI

enfant précoce : plusieurs de ses ascendants maternels avaient mené la vie aventureuse des trappeurs, à l'emploi des grandes compagnies de fourrures. Quoi qu'il en soit, Hébert a toujours éprouvé un grand bonheur à évoquer dans le bronze le passé mystérieux de ces hommes hardis dont la race aujourd'hui est presque entièrement éteinte. Il en a fait le meilleur de son œuvre.

Toutes ces préoccupations le distrayaient de sa tâche quotidienne, et plus d'une fois son père lui reprocha son indolence et sa paresse. Laborieux et amants de la terre, ses parents ne pouvaient comprendre son dégoût pour la culture. Aussi furent-ils les causes bien involontaires de ses premiers chagrins. Voyant qu'ils ne réussiraient jamais à faire de cet enfant un bon agriculteur, ils l'envoyèrent chez un oncle, négociant à la campagne, dans l'espoir qu'il se plairait davantage dans le commerce. Mais le petit "sauvage" fit le désespoir de cet oncle, et il dut, au bout de l'année, revenir au foyer paternel, où il fut assez mal reçu.

Imaginez ses souffrances : incompris des siens, accablé de reproches, obligé de conduire la charrue et de manier la faucille, fidèle quand même à ses rêves d'art, il passa ainsi quatre longues années dans le plus grand abattement, sentant que jamais il ne pourrait briser le cercle de fer qui lui barrait le chemin de la gloire.

Il se trompait.

Il avait dix-neuf ans lorsque, en 1869, il entendit l'appel fait aux Canadiens pour la défense de Pie IX. Il n'hésita pas un instant et alla s'enrôler. Ses rêves recevaient enfin un commencement de réalisation. Il partit joyeusement. L'horizon s'élargissait, un peu de liberté lui était rendue.

Qui dira son étonnement et son enthousiasme à la vue de New-York, et surtout de la mer, qu'il voyait pour la première fois ? Paris l'éblouit ; le peu de temps dont



SANS MERCI.

il dispose, il le consacre à visiter les musées, et ce qu'il avait entrevu vaguement au fond de sa pensée, il le voit maintenant s'affirmer et prendre vie. Rome, avec ses trésors artistiques, l'épouvante : car il comprend les difficultés de cet art qu'il croyait si facile, lorsque tout lui manquait. Il s'ensuit un profond découragement ; il prend même la résolution de dire adieu à ses illusions, et de suivre, de retour au pays, l'humble métier de son père.

Cependant les musées l'attirent ; il y passe tous les instants que ne prennent pas les corvées ; il en revient les yeux remplis d'images sublimes, le cœur plein d'aspirations et d'amour. Mais cette exaltation tombait bientôt, et il se disait : "J'ai fait un rêve insensé ; jamais je ne pourrai atteindre si haut !"

Toutefois, poussé par le désir, disons mieux, par le besoin de produire, il sculptait à la cachette, dans sa petite chambre, timidement, craignant de devenir la risée de ses compagnons d'armes. Un jour, ayant achevé un bas-relief représentant un *Brigand arrêtant un voyageur*, il s'enhardit jusqu'à le montrer à quelques amis fidèles. Ses compagnons étonnés le félicitèrent et l'engagèrent à continuer. Comme elles furent douces, ces paroles d'encouragement ; comme elles résonnèrent agréablement à ses oreilles ; il se disait : "Peut-être, en effet, je pourrais faire quelque chose !" Et ce soir-là il y eut un homme heureux dans les murs de Rome.... Mais sa joie fut de courte durée ; car on était près du fatal dénouement de cette guerre sacrilège. Quelques jours plus tard, en effet, Rome tombait au pouvoir des Piémontais. L'aumônier du régiment, à qui il avait fait voir son petit "chef-d'œuvre," et qui avait promis de s'intéresser à l'avenir du jeune zouave, dut abandonner son poste et rentrer au pays. Bientôt après, Hébert reçut l'ordre de quitter Rome. Il s'éloigna de la Ville éter-

nelle, le cœur bien gros, sentant que cette fois encore le sort lui était contraire.

Sans argent, sans appui, découragé, il traîna durant trois années une existence malheureuse; il dut même, pour gagner sa vie, s'engager sur une ferme du Massachusetts (États-Unis), et se faire agent pour la vente des arbres fruitiers. Enfin, sur le conseil de M. Édouard Richard, l'historien de la déportation des Acadiens, il vint se fixer à Montréal, dans l'espoir d'y trouver quelque occasion d'exercer son talent. A l'exposition provinciale du mois de septembre 1873, il exposa un petit buste de Béranger, qui lui mérita un prix, et le même mois, il entra dans l'atelier de M. Napoléon Bourassa.

Enfin, dans ce milieu artistique, il se sentit revivre! Si les mauvais jours n'étaient pas entièrement passés, du moins la gloire était proche!



Dans l'atelier de M. Bourassa, on faisait un peu de tout: de l'architecture, de la peinture et de la sculpture. Le premier, parmi les Canadiens-Français, qui eut le précieux avantage d'aller faire de sérieuses études artistiques en Europe, l'éminent artiste, incompris des uns, jaloué par ceux qui jusque-là avaient accaparé les faveurs d'un public peu difficile, dut entreprendre tout ce qui se présenta et mettre son talent au service de tous les arts à la fois. C'est cette dispersion de ses énergies qui empêcha M. Bourassa de donner sa pleine mesure; mais plus encore, peut-être, les coups d'épingle dont on se plut, dans certains quartiers, à blesser sa délicatesse. Il finit par se dégoûter de la pratique d'un art si peu compris de ses compatriotes, et il se retira dans la solitude, consacrant tous ses instants à écrire et à dresser des plans d'architecture. Il termine ainsi sa

carrière, oublié du public, mais entouré du respect et de l'admiration de tous ceux qui connaissent et ses qualités d'artiste et d'écrivain, et ses qualités aimables et polies d'homme du monde.

La carrière qu'il a ouverte, et dont il fut la victime, est aujourd'hui envahie par une troupe de jeunes artistes qui lui doivent leurs succès, non qu'ils soient plus épargnés qu'il ne l'a été lui-même, mais au moins ils jouissent de l'estime due à leurs talents, et reçoivent les encouragements auxquels donne droit leur généreuse tentative.

A l'heure où Hébert arrive à l'atelier, il le trouve rempli d'une jeunesse ardente et enthousiaste. M. Bourassa vient d'entreprendre la construction et la décoration de Notre-Dame de Lourdes. Hébert est appelé à collaborer à la statue qui domine aujourd'hui le maître-autel. Encouragé par les sages conseils de son maître, il apporte à ses essais toute la fougue et l'ardeur dont les années d'épreuve avaient retardé l'expansion. Son talent se développe rapidement, prend de l'ampleur et de l'essor, et il met de l'art où jadis il ne mettait que de l'habileté. Les difficultés de la statuaire s'aplanissent; s'il en comprend mieux la nature, il sait du moins comment les vaincre. Heure de fièvre, de patience, d'efforts surhumains, de volonté indomptable, quel artiste en a perdu le souvenir? Le chemin est raide et glissant. Qu'importe! on est jeune, on a de bons jarrets, un grain de folie dans la fête et d'amour dans le cœur, et l'on monte, plein d'ardeur et de courage, lentement, il est vrai, mais sûrement; on gravit la pente abrupte de l'idéal et — comprenez-vous bien le sens de ce mot? — de *son idéal*....

Hébert passa six années dans l'atelier de M. Bourassa. Nous avons voulu voir quelques-unes de ses productions d'alors; elles dénotent du mouvement, de la recherche, de l'effort; mais l'idée reste lourdement engagée dans l'épais-

seur du bois et du plâtre; elle ne parvient pas encore à se dégager de la matière rebelle. Cependant, nous constatons un mieux sensible et constant, un dépouillement progressif de l'idée: les lignes deviennent de plus en plus souples, simples et harmonieuses, et le moment vient où le bois s'anime et reçoit comme le reflet de la pensée de l'artiste.

C'est alors qu'il eut l'une des plus grandes joies de sa vie. Il pouvait enfin réaliser l'un de ses rêves les plus doux: aller à Paris poursuivre ses études. Par malheur, il n'y resta qu'une seule année. Ce fut trop peu, à notre avis. Dans un pays comme le nôtre, où tout manque: écoles, musées, tradition d'art, milieu artistique — et surtout,

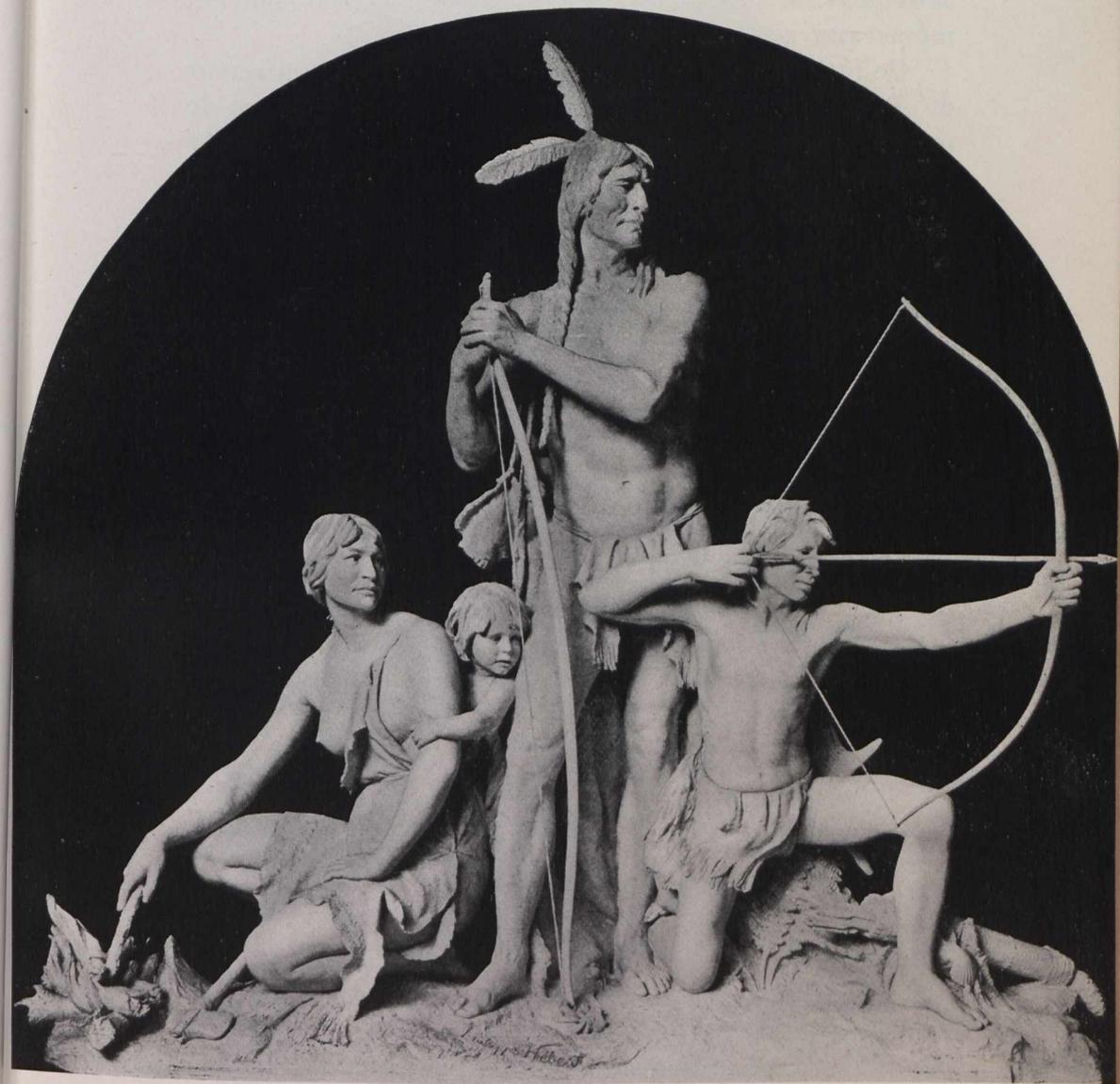


FRONTENAC



si l'on veut se reporter à l'année 1880—l'on comprendra dans quelle impossibilité se trouvait ce jeune homme pour continuer des études commencées sérieusement en Europe. L'homme le mieux doué n'aurait pu d'ailleurs, en aussi peu de temps, acquérir les connaissances nécessaires à la pratique d'un art aussi difficile que la sculpture. Toutefois, grâce à ses heureuses dispositions et à son ardeur au travail, Hébert rapporta de ce premier et trop court séjour à Paris une vision plus juste de la nature, un sentiment plus vif de la belle ligne, et par-dessus tout une foi inébranlable en son génie. Et c'est ce qui le sauva. Car, s'il n'était pas parvenu à pénétrer l'austère beauté de l'art classique — ce qui demande des études longues et patientes — il avait cependant senti pour l'art moderne, plus près de nous, plus compréhensible, un entraînement qui donna à son talent sa véritable orientation. Il se consacra donc à l'art dramatique et tourmenté des David et des Carpeaux, entraîné par son tempérament plus encore que par un choix réfléchi, sans pouvoir toujours, comme les maîtres de l'école moderne, s'élever de la vérité individuelle à la vérité typique, et de la vérité typique à la pure beauté, en cherchant dans la vie réelle les accents de la vie générique et idéale. Aussi bien, sa sculpture est-elle plutôt anecdotique.

Rien ne répare une lacune dans l'éducation, ni des études postérieures, ni le talent arrivé à sa pleine maturité et produisant avec facilité, avec aisance. A plus forte raison, quand on est saisi par le tourbillon de l'existence et qu'il faut avec son art, avant tout, trouver les moyens de ne pas mourir de faim. Gounod, qui aimait les bons mots et qui s'étudiait à les bien faire, disait à ses élèves : " Ne confondez pas la vie avec l'existence." Par malheur, surtout dans un pays où les arts sont dans l'enfance, le sens, le besoin et l'amour de la vie sont néces-



GROUPE DES ABÉNAQUIS

sairement sacrifiés aux exigences, aux obligations, souvent même aux ambitions de l'existence.

Ce fut un peu comme cela pour Hébert. A son retour de Paris, considéré à juste titre comme un artiste de grand talent, on lui confia des travaux considérables qui l'arrachèrent à ses études et qui l'empêchèrent de suivre le chemin le plus long, mais le plus sûr, pour arriver au sommet de l'art. Il dut prendre un chemin de traverse, faire des bonds, des efforts inouïs, brûler l'espace, pour se mettre en état de remplir les commandes qui lui venaient de tous côtés. Ce n'était plus l'art pour l'art, mais l'art pour l'existence.

Sa première œuvre — du moins de grande dimension — fut la statue de de Salaberry, qui se trouve sur la place publique de la petite ville de Chambly. Le héros est représenté debout, les mains appuyées sur son épée, la tête levée, comme s'il cherchait à découvrir à l'horizon les bataillons ennemis. Un large manteau tombe lourdement de ses épaules. Un canon, fiché en terre, sert de tenon et complète la pensée de l'artiste. Ce qui manque le plus dans cette statue, c'est le mouvement, l'action, disons le mot, la vie. Il suffit en effet, pour s'en convaincre, de la comparer avec la statue du même héros, qui se trouve au Palais législatif de Québec (également d'Hébert), et qui forme avec celle de Chambly un contraste frappant. On peut aussi, en les comparant, voir tout le chemin que le sculpteur a parcouru en une quinzaine d'années seulement.

En 1885, il reçoit du gouvernement fédéral la commande de la statue de sir G.-E. Cartier. Ce fut par cette œuvre qu'il attira sur lui l'attention générale. Les qualités qu'on y découvre donnent à notre artiste une popularité qui n'a cessé de grandir jusqu'à ce jour. On peut dire qu'il venait de donner, dans cette œuvre comme type, un résumé des qualités de son talent. Mais la statuette



PROJET DU MONUMENT CHAMPLAIN  
(Vue de face)

de Papineau, le tribun populaire, qu'il exécuta peu après, marque mieux encore les tendances et la tournure de son esprit.

Deux années plus tard (en 1887), le gouvernement provincial, qui venait de terminer la construction du nouveau Palais législatif, d'après les plans de M. Eugène Taché, ne savait trop à qui confier les nombreuses sculptures qui devaient décorer la façade du somptueux édifice. On mentionnait bien le nom du jeune Hébert, mais on hésitait à confier à ce jeune homme, encore novice dans l'art de la sculpture, une entreprise aussi considérable. M. Bourassa s'employa auprès du comité chargé des travaux, et obtint pour son élève non seulement l'importante commande, mais encore qu'il se rendît à Paris pour compléter ses études et préparer ses maquettes.

La fortune enfin souriait à Hébert, et depuis ne lui a jamais fait d'infidélités. Et cela est si vrai que les artistes ont pris l'habitude de dire, en parlant de l'auteur de *Fleur des bois* : "Ah! celui-là est un veinard!" Et ils ont raison.

Hébert partit pour Paris, plein de joie et d'espérance. Il ouvrit un atelier, rue de l'Ouest; c'est là qu'il conçut et exécuta la plus grande partie de ses œuvres.

Il eut dès lors un but, se donna une mission. Ce but est celui qu'il poursuivait déjà, lorsque tout enfant il sculptait ses informes bonshommes, ou lisait avec passion les *Relations des Jésuites* : immortaliser les grandes figures et les faits glorieux de notre histoire. Et, pour dire toute notre pensée, il devint le créateur d'un art national; c'est par les statuettes de de Salaberry, le héros de Châteauguay, et de sir G.-E. Cartier, le fondateur de la confédération canadienne, qu'il inaugurait la longue série des hommes illustres, honneur de notre patrie. Il faut lui rendre ce témoignage, qu'il a apporté à



PROJET DU MONUMENT CHAMPLAIN  
(Vue de dos)

sa tâche glorieuse non seulement beaucoup de talent, de dévouement et de persévérance, mais qu'il y mit encore du cœur et du patriotisme.

D'autres ont enseigné l'histoire de la patrie par la plume et la parole, lui la raconte au peuple par le marbre et le bronze, comprenant que la sculpture est toute-puissante sur l'esprit des foules, qu'elle est l'un des moyens les plus universels d'éducation qui existent, parce qu'elle éternise parmi les hommes la présence d'une beauté supérieure dans les formes visibles et tangibles, inspire le courage, le dévouement, les nobles vertus, et jette dans les âmes la semence de tous les héroïsmes.

En effet, "Tel homme qui passe sur la place publique, croyant ne penser qu'à ses petites affaires et à lui-même, reçoit à son insu le choc des grandes idées que la sculpture manifeste. Les mâles vertus qui font le citoyen, l'art statuaire, par une heureuse inspiration, les a représentées sous la figure des divinités féminines, comme pour adoucir l'austérité de l'idée par la grâce qui le rend aimable.... L'enfant même, qui joue dans nos jardins au pied des statues, se pénètre peu à peu, et sans avoir conscience de ces idées générales, qui sont les seules généreuses. Il gardera toute sa vie les premières impressions qu'auront produites sur sa jeune âme ces figures héroïques." — (C. BLANC.)

Le culte de la beauté conduit à la philosophie; car, comme le dit si justement l'auteur déjà cité, "l'amour de la forme est une condition de la sagesse, la divinité étant aussi présente, aussi sensible dans cette partie de cette œuvre que dans sa création matérielle."

Et Platon enseigne, dans sa *République*, "qu'en voyant chaque jour des chefs-d'œuvre, les génies les moins disposés aux grâces, élevés parmi ces ouvrages, comme dans un air pur et sain, prendront le goût du beau, du décent, du délicat; ils s'accoutumeront à saisir avec justesse



MAISONNEUVE

ce qu'il y a de parfait ou de défectueux dans les ouvrages de l'art et dans ceux de la nature, et cette heureuse rectitude de leur jugement deviendra une habitude de leur âme."

Hébert n'a pas manqué à sa mission "d'instituteur populaire." Il l'a accomplie avec une grandeur d'âme digne de tous nos éloges. Parcourez la longue liste des héros, des hommes pieux, des citoyens intègres dont il a moulé les traits pour l'éternité. C'est Maisonneuve, le saint fondateur de Ville-Marie, le héros sans peur et sans reproche; Frontenac, le fier et vaillant défenseur de Québec; Montcalm, surnommé le "grand vaincu;" Wolfe, l'héroïque jeune homme qui acheta la gloire au prix de sa vie; Lévis l'invincible, qui brûla ses drapeaux plutôt que de les rendre; Lambert Closse, qui symbolise le soldat qui ne connaît que le devoir et qui lui obéit aveuglément; Le Moyne, qui incarne le type du moissonneur-soldat; M<sup>lle</sup> Mance, la fondatrice de l'Hôtel-Dieu, figure angélique qui, dans ces temps de tempête, apparaît comme la colombe de l'Arche; etc., etc.

Hébert, on le voit, a mis au service des gloires nationales son ciseau et son génie pour que les générations futures regardent avec amour les statues des aïeux et "se souviennent." C'est dans ces souvenirs héroïques, en effet, qu'elles puiseront des forces pour les luttes de l'avenir. Car les peuples qui conservent toujours intacte la mémoire de leur origine et de leur passé, sont semblables à ces sources claires et limpides qui, jaillies du front des hautes montagnes de la Suisse, forment, au fond des riantes vallées, ces lacs incomparables dont les eaux dormantes gardent encore la couleur et la fraîcheur des sommets blancs et les parfums des bois de sapins et des vallons en fleurs qu'elles ont traversés....



Melle MANCE

## II

Les deux conditions essentielles de la sculpture sont : le caractère, qui contient la vie, et la beauté, qui renferme l'idéal.

La vie se manifeste différemment dans chaque individu : chez quelques-uns, elle circule abondante et vive ; chez d'autres, elle coule avec lenteur et parcimonie ; elle couvre de fleurs certaines natures ; à peine peut-elle mettre des feuilles à d'autres qui rasant le sol et qui n'aspirent pas à la lumière. Chez tous les êtres, elle affirme son existence et sa puissance, et produit, à des degrés différents, des actes de vertu ou de bonté.

Mais, par le fait que tout être est périssable, qu'il porte au fond de sa nature un germe de mort, il s'ensuit qu'à côté de toute force apparaissent des faiblesses, à côté de toute vertu, des défaillances.

Chaque homme traîne donc avec lui un cortège de grandeurs et de misères, de gloire et de honte, et les plus grands saints, aussi bien que les héros les plus vantés, ont eu leurs chutes et leurs entraînements. Ce furent pour eux des heures de lassitude et d'oubli, des nuages qui ont voilé la sérénité de leur intelligence ou de leur volonté.

Telle est la vie.

L'art, en essayant de nous montrer l'homme tel qu'il est, avec ce mélange de bien et de mal, d'ombre et de lumière, ne s'élève pas plus haut que la vie. Aussi le réalisme n'est-il que le premier degré de l'art. Mais ce qui se fait en peinture et qui, dans certaines œuvres, a même atteint un haut degré de perfection, ne saurait se faire en sculpture sans de graves inconvénients. Car la sculpture a d'autres ambitions. Elle aspire non à faire l'image d'un homme soumis aux mêmes misères que nous, battu par la fièvre de la passion ou du délire,



LAMBERT CLOSSE ET LA CHIENNE PILOTE EN EMBUSCADE

écrasé parfois sous le poids de la souffrance ou de la défaite, mais à éterniser, dans le marbre ou le bronze, l'image d'un homme qui est sorti glorieux de la lutte pour la vie, qui a triomphé de lui-même et des événements, et qui, dans une attitude pleine de grandeur et de majesté, donne l'impression du repos dans la paix conquise.

Et c'est ainsi que la sculpture s'élève de la vérité individuelle qui est la vie, à la vérité typique qui est le caractère.

Le caractère n'est donc, en fin de compte, que l'affirmation d'une âme maîtresse d'elle-même, et qui, plus forte que les vicissitudes et les accidents de la vie, a su, à telle heure, se montrer dans l'épanouissement complet de sa force et de sa liberté.

Or, pour rendre visible, tangible en quelque sorte, ce rayonnement d'une âme supérieure, il faut que le sculpteur cherche une forme en rapport avec la vertu qu'elle doit incarner, et c'est cette recherche qui le conduira à la beauté; car la beauté, en sculpture, qu'est-ce, sinon la splendeur du caractère dans sa forme propre et parfaite?

Philippe Hébert a quelquefois oublié que c'est ainsi qu'il faut entendre l'art de la sculpture. En s'attachant au texte, à la lettre de l'histoire, en cherchant jusqu'aux moindres rides d'une figure, en serrant, en un mot, de trop près la vérité, il est tombé parfois dans le portrait (qui convient davantage au buste et au médaillon qu'à la statue héroïque), dans l'anecdote, dans le fait-divers; il a fixé un moment de l'action, une impression fugitive; mais justement parce qu'il s'enfermait dans ces limites étroites, parce qu'il rétrécissait l'horizon, il ne parvint pas toujours à ramener à cette unité merveilleuse tous les traits essentiels d'une vertu qui fut la gloire d'une vie et l'honneur d'un caractère, et resta en deçà du but



qu'il voulait atteindre : créer un type qui rappelât aux spectateurs plus encore la vertu d'un héros que le héros lui-même.

Pour illustrer notre pensée, prenons un exemple parmi les œuvres de notre sculpteur : la statue de Frontenac, qui se trouve au Palais législatif de Québec — une de ses premières œuvres.

On se dit, en face de cette statue : "C'est Frontenac." En effet, c'est Frontenac; mais Frontenac emporté, colère, jetant à la face de l'envoyé de Phipps sa noble réponse : "Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons."

Ce que le sculpteur nous montre, après tout, c'est un homme accessible à la passion, par conséquent faible devant l'affront, et répondant à l'insolence par la violence. Les Grecs ne nous l'auraient pas représenté ainsi. Ils nous l'auraient fait voir calme, hautain, dédaigneux même, complétant par un geste noble et énergique l'éloquence de la figure et de l'attitude; dans les yeux du héros, ils auraient mis la flamme du courage et de la vaillance; dans son corps, la force, la fierté et la dignité. Et tous ceux qui se seraient arrêtés au pied de cette statue auraient eu l'impression d'une vertu que rien ne peut troubler, d'une âme qui connaît sa force et qui a à son service une épée qui n'a jamais tremblé, et ce bronze aurait été le symbole vivant de l'héroïsme le plus pur.

On oublie trop souvent que la sculpture doit chercher, de préférence, à représenter des actions tranquilles, simples, plutôt des attitudes que des mouvements. La pantomime doit être mesurée, le geste sobre : c'est une question de dignité. Un geste violent, un visage bouleversé et convulsionné, ne saurait convenir à un héros, parce que le héros, même dans la douleur, même dans la passion, conserve la force de son âme et reste maître de



lui. C'est du moins ainsi qu'il doit se montrer dans une pose éternelle.

Winckelman disait : " Comme la mer demeure tranquille en ses profondeurs, quelque agitée que puisse être sa surface, ainsi les figures grecques, au milieu même des passions, annoncent une âme grande et forte " C'est là le secret de tant d'œuvres qui feront l'admiration des siècles à venir, comme elles ont fait l'admiration des siècles passés.

Je sais bien que les modernes ne l'entendent pas toujours ainsi, et que, dédaigneux des lois de la statuaire antique, aux gestes consacrés moins par le temps que par un secret instinct de notre âme, ils cherchent avant tout à rendre l'attitude par le frisson même de la vie et de la passion. Mais qui est plus près de la vérité, ou des anciens ou des modernes ? Rodin, du moins, avec ses abstractions, ne semble-t-il pas plutôt donner raison à ceux qui cherchent l'idée plus que l'action, le type plus que l'individu, ce qui demeure plus encore que ce qui passe ?

Quoi qu'il en soit, David d'Angers, qui n'était pas précisément un classique, aimait, dit-on, à répéter ces paroles de Diderot : " Rien n'est si facile que de se livrer aux fureurs, aux injures, aux emportements, que de montrer un fils tout dégouttant du meurtre de son père, et, sa tête à la main, demandant son salaire. Mais ce qui est difficile à bien rendre, c'est : " Prends un siège, Cinna." C'est lorsque la passion, retenue, dissimulée, bouillonne secrètement au fond du cœur, comme le feu au fond de la chaudière souterraine des volcans ; c'est dans le moment qui précède l'explosion, c'est quelquefois dans le moment qui la suit, que je vois ce qu'un homme sait faire." Et Charles Blanc ajoute : " Ainsi le plus hardi des écrivains français ne pense pas autrement cette fois que le plus sage des Grecs, et le plus chaleureux

de nos statuaires contemporains se trouve d'accord, en ce qui touche le mouvement et le geste, avec un Naucydès, un Scopas, un Praxitèle."

C'est cette absence de calme et de majesté, cette mesure dans l'action, cette sobriété dans le geste, cette retenue dans la passion, qui manquent le plus dans les œuvres de Philippe Hébert. Cependant il a prouvé, plus d'une fois, qu'il pouvait atteindre à ce degré de perfection, s'élever de l'espèce au genre, et monter jusqu'à la pure beauté. Qu'il nous suffise de citer la gracieuse et touchante attitude de M<sup>lle</sup> Mance (monument de Maison-neuve), la noble et belle figure de Montcalm (Palais législatif) et la séduisante statue allégorique qui décore la base du monument de Macdonald, à Ottawa.



D'ailleurs, ce n'est pas dans ses grandes statues que notre sculpteur national a donné jusqu'ici sa pleine mesure; c'est plus particulièrement dans ses statuettes, ses bas-reliefs et ses médaillons. Dans ce cadre moins vaste, il se plaît davantage et évolue avec plus d'aisance. Il manie ces petits sujets avec une grâce, une légèreté de touche admirables. A faire d'heureuses trouvailles son esprit se passionne, sa main devient plus sûre, son ciseau plus souple. On dirait que les charmantes scènes qu'il représente, il les a vues, il les a vécues; que sans effort elles naissent sous son pouce, spontanément, avec l'harmonie de leurs tons bronzés et de leurs contrastes d'ombres et de lumières. Ce sont comme des improvisades où se reflètent toute l'impétuosité de sa nature et l'ardente fièvre de son génie.

Hébert est bien de la famille de ces sculpteurs du moyen âge qui donnaient au bois une souplesse, une flexibilité incroyables. Comme eux, il anime le bois, souffle sur le bronze et lui donne la vie; certains de

ses bas-reliefs nous rappellent les belles stalles du chœur de l'église Saint-Georges de Venise. Regardez, en effet, les deux bas-reliefs représentant, l'un *la Signature de la Société de Ville-Marie*, l'autre *la Première messe*. Quelle finesse de travail, quelle force d'expression, que de mouvement, en un mot que de vie ! On ne se lasse pas de les admirer. Tout y est, rien n'est de trop ; l'on croirait même entendre tomber des lèvres de Maisonneuve les paroles qu'il adressait à M. de Royer : " Monsieur, je n'ai aucune vue d'intérêt, je puis par mon revenu me suffire à moi-même, et j'emploierais de grand cœur ma bourse et ma vie dans cette nouvelle entreprise, sans ambition d'autre honneur que d'y servir Dieu et mon roi dans les armes que j'ai toujours portées ; " comme à nos oreilles résonner les paroles prophétiques que prononçait le Père Vimont au pied du modeste autel élevé sur les bords du grand fleuve, sous le rideau mouvant des arbres de la forêt : " Vous êtes le grain de sénevé qui croîtra et multipliera, et se répandra sur tout le pays. " Le sujet était bien de nature à inspirer un artiste ; aussi bien, l'artiste l'a raconté en deux petits chefs-d'œuvre.

A remarquer encore, sur le pilastre du monument funèbre de la famille Cartier, au cimetière de la Côte-des-Neiges, un gracieux médaillon encadrant la fine tête d'une jeune femme moissonnée à la fleur de l'âge. Quel charme pénétrant dans ce beau profil, quelle grâce élégante dans l'arrangement de la chevelure, quelle poésie, douce et triste à la fois, dans l'expression de toute la figure ! Non moins vivantes et vigoureuses sont les statuettes de Lafontaine, Morin, Taché et Papineau, ce dernier si dramatique, si palpitant d'indignation. La médaille, exécutée à Paris à l'occasion du passage de l'honorable I. Tarte à l'Exposition universelle, est aussi d'une grande finesse d'exécution.

Amené par les circonstances à entreprendre de vastes travaux, arraché trop tôt à ses études, livré à lui-même, sans guide, sans méthode, Hébert a tâtonné longtemps avant d'arriver à rendre avec vigueur l'idéal qu'il voyait dans ses nuits d'insomnie passer et repasser, enveloppé de rêve et de mystère. Pris dans l'engrenage de l'existence, il n'eut jamais le temps de se reposer, de s'entendre, de s'écouter vivre un peu ; car il faut à l'artiste des loisirs, beaucoup de loisirs ; il lui faut, comment dirai-je, beaucoup de corde pour aller loin et flâner librement, au gré de ses caprices — comme l'abeille qui va de l'azur à la fleur — recueillant le suc dont il fera le meilleur.



MONTCALM

leur de ses pensées, et rapportant, de ses envolées dans le rêve, des rayons pour ses sentiments et de l'or pur pour ses créations.

L'œuvre d'Hébert, cependant, est belle ; elle est grande et glorieuse. Et remarquez que notre sculpteur n'a fourni que la moitié de sa carrière. Chaque jour, il apporte à ses travaux plus de science et plus de sûreté. Son tempérament est fait de fougue, de passion, de vie ; et voilà pourquoi Hébert exagère parfois, cherche plus le pittoresque que la vérité simple et unie, force le bronze à tout dire, à trop dire, ne laissant rien à deviner derrière ; mais, à mesure que l'âge et l'expérience mûriront son génie, il se complaira davantage dans des œuvres d'un mouvement plus calme, d'une sérénité plus complète, d'une beauté plus austère.

Fontenelle a dit : " Pour juger d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-même ; mais, pour juger du mérite d'un auteur, il le faut comparer à son siècle."

En présence des résultats merveilleux que notre sculpteur national a obtenus, en face d'œuvres comme son monument de Maisonneuve, sa statue de la reine Victoria (qui a mérité à son auteur, à l'Exposition de Paris, une médaille d'argent), et de tant d'autres travaux où l'on reconnaît la griffe, le " coup de pouce " de l'homme de métier, qui oserait lui faire un crime de quelques défauts de composition, de quelques fautes de dessin, de certaines exagérations dans le geste, de certaines défaillances dans l'expression, et d'un peu d'emphase dans l'ensemble de son œuvre ?

De tous ceux qui ont fait de l'art, dans ce pays, personne n'est allé si loin, personne n'est monté si haut.... Ce n'est peut-être pas encore l'immortalité, mais c'est assurément la gloire !

## III

A côté des quelques défauts que nous venons de signaler dans l'œuvre de Philippe Hébert, que de qualités solides, fortes, viriles, n'y découvre-t-on pas ? Personne plus que lui n'a apporté à son art une attention aussi soutenue, un désir aussi ardent de trouver la vérité, un soin plus grand à s'informer, à s'éclairer sur les mœurs, les coutumes, les usages de l'époque qu'il doit représenter, une recherche plus consciencieuse des documents propres à jeter un jour nouveau sur le caractère et les actions du héros dont il fait la statue. On le voit dans les bibliothèques, feuilletant de vieux bouquins ; on le rencontre au musée de Cluny, le crayon à la main, dessinant des costumes, des armes et des meubles. Et quand il se met au travail, il ne laisse rien au hasard ; chaque détail qu'il pose a sa raison d'être dans sa pensée. Fiévreux, impatient, acharné à sa tâche, on peut le surprendre, tard dans la nuit, assis au pied de la maquette en terre glaise, un livre sur les genoux, l'ébauchoir à la main, cherchant le dernier trait qui doit mettre au front de sa statue le souffle qui lui donnera la vie.

On s'imagine trop généralement que l'artiste n'a qu'à laisser courir ses doigts sur le clavier, son pinceau sur la toile, ou le ciseau dans le marbre, pour que l'idée s'anime et s'entoure de formes gracieuses et pures. On est tellement habitué à rencontrer des soi-disant artistes qui charlatanent ainsi, font des tours de passe-passe et donnent pour de l'art ce qui n'est que le fruit d'un peu de travail et d'habileté, qu'on est tout étonné d'apprendre que tel chef-d'œuvre a coûté à son auteur des années de recherches et de retouches. Il n'y a que les pédants et les imbéciles qui soient contents de la première expression qu'ils ont trouvée.

La pratique de l'art, sérieuse, attentive, constante, consciencieuse, demande plus de probité, de désintéressement et de sacrifices. Il en est pour la sculpture, comme pour les œuvres littéraires : le premier mot est rarement le bon ; et pour l'artiste, comme pour l'écrivain, le précepte de Boileau est d'application journalière :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :  
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;  
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Pour arriver au succès, le sculpteur a fort à faire ; aucun métier ne demande autant d'intelligence et d'obstination. Quand il est parvenu à "construire" sa statue, il reste encore à l'animer, à lui donner la vie. Et je comprends sa joie, son exaltation, quand il la sent sous ses doigts vibrante de son rêve enflammé. Le poète avait raison, quand il écrivait ces beaux vers :

Il est doux par le beau d'être ainsi tourmenté  
Et de le reproduire avec simplicité ;  
Il est doux de sentir une jeune figure  
S'élever dans vos mains harmonieuse et pure,  
Si belle qu'on l'adore et qu'on en fait le tour,  
Amoureux de l'ensemble et de chaque contour ;  
Sous la forme, il est doux de répandre la flamme  
En s'écriant : "Voici la fille de mon âme !"

— BRIZEUX.

Il n'y a vraiment que cela pour consoler l'artiste des mesquineries, des envies et des haines qu'il entend grouiller dans l'ombre, autour de sa gloire, pour répandre un peu de baume sur les blessures faites à sa délicatesse.

Mais que de temps et d'efforts perdus parfois. Il y a des sujets insignifiants qui le retiennent des mois entiers ; un bon matin, dégoûté de son œuvre, il brise la maquette d'un coup de marteau. D'autres fois, en cherchant une chose, il en trouve une autre. C'est ainsi que, par un long détour, Hébert a été amené à sculpter



son groupe *Sans merci*. C'est lui-même qui nous l'apprend. Ce récit peint bien le caractère de notre sculpteur.

“ Je voulais me faire bâtir une maison. Je me donnai le plaisir de refaire vingt fois mes plans, et toujours la bibliothèque était la grosse question. Il me fallait surtout un secrétaire historié, sculpté, orné comme un retable d'autel du moyen âge; mais tous les sujets devaient être tirés de notre histoire, dont je parcourais le sommaire depuis Jacques Cartier jusqu'à de Salaberry; je trouvais partout luttés, efforts. Ce qui me donnait le plus de ressources, c'était le contact des hommes blancs et rouges; je pensai à nos aïeux, ces grands cœurs qui conquièrent doublement le sol de notre chère patrie par la cognée et par les armes; comment les premières récoltes, objet de leurs espérances, leur coûtaient de soins et de vigilance. Une fois le blé mûr, quel bonheur pour eux de le couper à pleine faucille, et de voir s'aligner les belles gerbes! Mais, pour mener à bonne fin cette œuvre de paix, il fallait s'éloigner de la maison; loin de la maison, l'Iroquois était embusqué, voulant détruire l'œuvre et l'ouvrier... Alors ruse, attaque corps à corps; le moissonneur n'a pas d'armes? Ah! si, sa faucille; et je vis le groupe rouler sur les épis, combat à outrance, sans merci; l'un des deux doit rester là! De suite, j'esquissai le groupe. Et voilà comment, en projetant de faire un meuble qui ne sera jamais fait, j'ai trouvé ce que je ne cherchais pas.”

Hébert, on le voit, rêve en poète, conçoit en peintre, et exécute en sculpteur.

La maison, pas plus que le secrétaire, ne s'est faite; mais il est resté quelque chose de ce rêve d'artiste, une statue. Cependant, par le fait même qu'Hébert a eu la vision de cette lutte dans un cadre poétique et charmant, qu'il l'a vue nette et précise “comme une image,” — c'est son expression — il a transporté la manière de la

peinture dans la sculpture, et il a fait une œuvre tourmentée, contournée, violente. Ce qui eût été admirable dans la peinture, est devenu lourd, difficile à comprendre dans la sculpture ; le peintre aurait évoqué le souvenir de cette lutte dans le milieu même où elle s'est accomplie ; il aurait montré le champ de blé se déroulant dans la plaine ; la forêt mystérieuse fermant l'horizon ; il aurait complété l'action par les accessoires, par les perspectives heureuses, par le jeu de la lumière et de l'ombre ; car, le fait remarquer justement Guizot : " Il y a, dans la chaleur d'une action animée, dans les attitudes qu'elle fait naître, quelque chose de vif et de varié que la peinture doit reproduire, mais dont la sculpture ne peut donner l'idée. La flexibilité du corps humain prend, au milieu de ces mouvements rapides d'hommes qui se touchent et agissent puissamment les uns sur les autres, des formes que les peintres doivent étudier dans la nature, s'ils veulent les reproduire sur la toile avec vie et vérité, mais que les sculpteurs anciens ont rarement essayé de rendre en ronde-bosse, parce que cela ne convenait point à leur art."

Dans la pensée de l'auteur, *Sans merci* devait être un bas-relief — qui est comme le moyen terme entre la peinture et la sculpture — mais il en a changé la destination ; il a enlevé le fond sur lequel il avait enlacé ses lutteurs, et il en a fait une œuvre isolée. Sa pensée aurait dû changer de forme avec le moyen employé pour la rendre.

\*  
\* \*

Cette constante préoccupation de l'histoire, surtout de l'histoire des premiers occupants du sol aux prises avec les colons français, nous montre bien quelle profonde empreinte ont laissée, dans l'esprit d'Hébert, les lectures et les rêveries de son enfance. Aussi, ses préférences

personnelles sont-elles clairement marquées dans son œuvre, et ce sont les "sauvages," les compagnons inséparables et imaginaires de ses réflexions enfantines, qu'il représente avec le plus de plaisir et d'amour. "J'ai étudié de bonne heure mes sauvages, je m'en suis saturé tout enfant," avoue-t-il franchement. Aussi est-il vraiment intéressant de voir comment il les a immortalisés dans une série de statues et de statuettes de grand mérite artistique. Il a composé en leur honneur un poème en plusieurs chants qui commence par *Famille indienne* et qui se termine par *Madeline*.

*Famille indienne.* C'est un passage de *l'Histoire* de Garneau qui a inspiré à Hébert la pensée de ce groupe charmant que l'on peut voir, dominant la fontaine monumentale du Palais législatif de Québec. "Dès qu'un jeune sauvage était capable de manier l'arc, il s'accoutumait à l'usage des armes et se formait, en grandissant, sur l'exemple de ses pères." Voici comment Hébert a rendu la pensée de l'historien.

Debout au centre du groupe, le chef indien appuyé sur son arc vient d'apercevoir un orignal, probablement, bondissant dans une clairière où court un ruisseau limpide. Il l'a désigné à son fils; aussitôt le jeune homme a saisi ses flèches, a tendu son arc, et d'une main assurée va décocher le trait meurtrier. De l'autre côté, faisant pendant au jeune chasseur, la mère attise le feu d'une main distraite, car toute son attention est fixée sur le "beau coup" qui se prépare. Tous les regards, d'ailleurs, sont tournés de ce côté; on sent que le dîner dépend de l'habileté du chasseur. Il n'y a pas jusqu'au petit, à peine âgé de sept ans, qui ne suive avec intérêt l'action qui se passe sous ses yeux; il s'est faulfilé entre son père et sa mère, et son petit visage joufflu, encadré de cheveux flottants, émerge entre la jambe droite de l'un et l'épaule gauche de l'autre.



Ce groupe a grand air sur son piédestal élevé; rien n'a été fait de mieux en sculpture, à notre connaissance, pour honorer la mémoire des familles aborigènes de l'Amérique. On y remarque bien quelques faiblesses; mais, tel qu'il est, il produit sur le visiteur une très vive impression.

Au bas de ce groupe monumental, est placée une autre statue: *le Pêcheur à la nigogue*, ou le harponneur indien, dardant un poisson au milieu d'une cascade. C'est un épisode charmant de la libre vie du sauvage au sein des bois. Le harponneur est debout au bord d'une cascade mugissante; un poisson, entraîné par le courant, bondit hors de l'eau pour éviter les cailloux contre lesquels se brisent les flots rapides; l'Indien, le harpon levé, va le frapper. Le mouvement de son corps est gracieux, l'attitude bien étudiée, l'anatomie excellente. Placé dans une niche profonde, au bord d'une vasque de forme elliptique remplie d'eau, *le Pêcheur à la nigogue* est d'un effet saisissant. C'est une véritable trouvaille!

Dans *la Vision du Sagamo*, Hébert a cherché à rendre un nouvel état d'âme de l'enfant de la forêt. Il a voulu rappeler le premier contact de l'homme blanc avec l'homme rouge, l'étonnement de celui-ci à l'arrivée de ces représentants d'un autre monde. Le sujet n'était pas sans présenter de grandes difficultés. Comment en effet, dans une simple statuette, rendre la surprise, la méfiance, la crainte, la frayeur de l'Indien qui découvre pour la première fois la trace d'un pas étranger sur la plage humide, et qui regarde cette empreinte avec la peur superstitieuse d'un Hindou qui constaterait que le secret du sanctuaire a été violé par un infidèle. Longtemps Hébert fatigua son esprit de la solution de ce problème.

Après de longues recherches, il en arriva à la conclusion que, s'il réussissait à représenter les éléments au

milieu desquels vivaient ces hommes de la nature, il exprimerait ainsi sa pensée avec force et vigueur. C'eût été assurément un sujet magnifique en peinture ; car l'on sait que, dans le hurlement des rafales au fond des grottes mystérieuses, dans le sourd murmure de la chute et le bruit monotone de la vague qui se brise contre le rocher, dans le crépitement du feu qui tord les branches sèches et dans les volutes capricieuses de la " boucane " qui monte du wigwam dans l'atmosphère humide, l'Indien voyait et entendait les esprits des bois, des eaux et de l'air. Mais tout cela ne pouvait se dire en sculpture. Enfin, après avoir longtemps hésité, Hébert s'arrêta à cette scène de *la Vision du Sagamo*, d'une vie intense, d'un sentiment profond.

Le Sagamo, agenouillé sur la grève, au bord de la mer (chemin par lequel sont venus les blancs), est saisi de frayeur à la vue d'une croix qui vient de se creuser dans l'écume d'une vague déferlante. Ses yeux sont attachés à ce signe extraordinaire, et il passe sa main sur son front comme pour en arracher le voile qui lui cache le mot de cette énigme. Instinctivement il se recule contre le rocher auquel il se cramponne d'une main tremblante... Un " Manitou " se penche à son oreille et lui donne l'explication de ce signe nouveau et lui infuse, par avance, la haine pour la croix et pour ceux qui viendront prêcher Jésus-Christ et sa doctrine.

*Fleur des bois* est une idylle indienne. Cette œuvre a été exécutée dans un moment de fièvre. Souffrant, obligé de garder le lit, Hébert la vit en songe. Quand il put manier l'ébauchoir, il sculpta la belle Indienne au corps jeune et souple, la tête alanguie et rejetée en arrière, dans la vision de l'être aimé, prête à s'envoler où court son rêve.

*Madeline* n'a pas d'histoire, ou plutôt c'est l'éternelle histoire de la beauté triomphant de la force. Ici, c'est

l'orgueil de l'homme rouge dompté par la grâce et le charme de la fille blanche ; c'est, si l'on veut, la fille d'un traiteur que ce sauvage aime avec passion ; accroupi aux pieds de l'enfant, il lui fait le récit naïf des secrets tourments de son cœur.

Bien que le chien s'inquiète  
Et qu'il lève le museau,  
Elle sourit la fillette  
En enroulant son fuseau,  
Tandis que le chef sauvage,  
Du feu d'amour embrasé,  
Flatte d'un discret hommage  
Son jeune cœur amusé.

Ces vers se lisent au bas de la statuette.

*Convoitise* est le pendant de *Madeline*. C'est une accusation portée contre le sans-gêne et l'immoralité de certains aventuriers blancs chez les peuplades sauvages. Car il est bien prouvé que, pendant que les missionnaires allaient par les bourgades, prêchant la justice et la pureté, des trappeurs sans foi et sans mœurs détruisaient l'influence de ces paroles de paix et d'amour, en pillant, en donnant l'exemple de toutes les lâchetés, en tuant parfois. Un trappeur aperçoit, loin du wigwam, une squaw occupée à repriser ses misérables habits ; il est frappé de sa beauté et il la désire.... Mais, pour ne pas effaroucher l'enfant par des propos audacieux, il commence par la tenter en lui offrant un collier de verroterie. Les yeux de la squaw se sont allumés de convoitise ; sa main esquisse déjà un mouvement pour se saisir de l'objet étincelant, tandis que le trappeur suit d'un œil moqueur les effets de la tentation.... C'est l'éternelle répétition de la sène des bijoux dans *Faust*.

Mais toutes ces lâchetés et ces cruautés finissaient par indigner et révolter ces âmes simples et naïves, et plus d'une fois leur vengeance fut terrible. On voyait un jour sortir de la forêt des milliers de guerriers armés de



flèches et de tomahawks, la figure et la poitrine horriblement barbouillées d'ocre et de vermillon ; alors c'étaient des luttes épouvantables où le sang coulait par torrents ; les chaumières étaient incendiées, la récolte foulée aux pieds, et les femmes et les enfants entraînés en captivité. Une mère raconte un de ces épisodes émouvants, et il a été sculpté pour honorer le courage de nos mères canadiennes.

Les femmes de ce temps-là, l'histoire nous l'apprend, firent le coup de feu comme leurs maris, pour la défense du foyer familial. Une mère, occupée à des travaux à l'aiguille, auprès du berceau de son fils, est soudain surprise par un Iroquois qui cherche à l'entraîner. Dans la lutte, le berceau est renversé, et l'enfant roule par terre. L'Iroquois, exaspéré par la lutte héroïque de la mère, s'élançe pour s'emparer du pauvre petit.... Mais à ce moment, les yeux de la femme aperçoivent, parmi les étoffes froissées, les ciseaux d'acier tout grands ouverts. Elle se penche, les saisit, et, dans un effort suprême, les plante dans le cœur de l'agresseur qui se pâme. Elle frappe en femme, au hasard, sans regarder.... Elle tue pour sauver son enfant !

Par ce bras maternel, dont le geste est fatal,  
C'est la réponse, avec ce simple et pur métal,  
De la Défense auguste à l'Attentat brutal.

Non moins émouvante est la scène du *Rapt*. Les Indiens ont envahi un village de bûcherons (Lachine, peut-être), pendant l'absence des hommes jeunes et vigoureux. Il n'y a dans les chaumières que les invalides, les femmes et les enfants. Sur le seuil d'une cabane, un vieillard est debout, la hache à la main ; derrière lui une jeune fille, tremblante d'effroi, s'est cachée ; les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, elle étend la main comme pour arrêter les traits qui pleuvent autour de la poitrine

nue du vieillard ; lui, blessé à la jambe, n'ayant plus de poudre pour son fusil, a jeté cette arme inutile et, dans une attitude de noble fierté, attend la horde sanguinaire, pour vaincre ou pour mourir.



Le monument de *Maisonneuve*, sur la place d'Armes, continue, en quelque sorte, le poème historique ; c'est toujours l'évolution régulière et grandissante de la pensée de l'artiste qui s'affirme dans cette œuvre magistrale. Mais il a abandonné le genre dramatique, pour s'essayer dans le genre épique.

La civilisation a vaincu ! Sur la rive du grand fleuve, au pied du Mont-Royal, Ville-Marie élève dans les airs la flèche triomphante de sa petite église et les modestes clochetons de l'Hôtel-Dieu ; et l'Iroquois qui abandonne au courant rapide du Saint-Laurent sa pirogue légère, regarde, d'un œil chargé de colère, la colonie naissante, mirant dans les flots qui coulent plus lentement dans l'anse décrite par la Pointe-à-Callière, sa brune palissade de pieux solides et les blanches maisonnettes des héroïques colons. Maisonneuve est debout et veille sur la ville de Notre-Dame. Battant la forêt en tous sens, Lambert Closse, suivi de la fidèle Pilote, monte la garde, et avec une poignée de braves, chasse les tribus errantes qui rôdent dans les environs ; LeMoyne a jeté à la terre labourée la semence blonde, et, sous le grand soleil, la moisson se balance pleine de promesses. Et, comme la lutte a été terrible, dans les foyers attristés, des héros souffrent et gémissent ; M<sup>lle</sup> Mance, l'ange de la colonie, passe distribuant les consolations, pansant les blessés et veillant au chevet des agonisants ; bientôt, avec l'aide de M. de Maisonneuve, elle fonde l'hôpital, où toutes les misères et les souffrances sont soulagées.

Mais un cri d'alarme a résonné ; de nouveau Ville-Marie est menacée ; cinq cents Iroquois, dit-on, marchent sur la cité naissante. Alors, Dollard conçoit le hardi projet d'aller à la rencontre de l'armée iroquoise, avec dix-sept compagnons, animés de la même soif d'héroïsme. Ils partent, bénis par les mères et les jeunes épouses, et se retranchent tant bien que mal dans un petit fort entouré de pieux, au pied du Long-Sault. Leur attente est de courte durée. Pendant huit jours, ils soutiennent l'assaut journalier de trois cents Iroquois ; mais à la fin, trahis par les Hurons qui étaient venus les joindre, épuisés par ce long siège, n'ayant plus de munitions, manquant de vivres et d'eau, ils tombent en héros et en chrétiens, et sauvent Ville-Marie.

Tant de gloire à illustrer, tant de courageux exploits à raconter, tant de sublimes dévouements à rappeler, n'étaient pas tâche facile. La science du dessin, la connaissance de l'histoire étaient insuffisantes, il y fallait encore et surtout l'enthousiasme et l'amour d'un cœur canadien. Personne n'était mieux qualifié que Philippe Hébert pour faire de cette œuvre patriotique l'apothéose de ces temps chevaleresques. Aussi, la voix populaire le désigna dès le premier instant, et ce fut à lui que le comité nommé par les citoyens de Montréal, s'adressa pour la préparation des plans.

Il travailla plusieurs années à ce monument qui lui tenait tant au cœur. Aussi, le 1<sup>er</sup> juillet 1895, le jour du dévoilement, fut pour Hébert un jour glorieux. Les éloges ne lui furent pas ménagés ; l'honorable juge Pagnuelo, président du comité, s'écriait dès le début de son discours : "L'artiste, à qui un monument tout historique était demandé, n'a pu, dans la composition générale, donner libre carrière à tout son talent, en déployant les ressorts de son imagination vive et brillante. Cependant, par son ensemble et ses proportions, par l'harmonie qui règne



entre les différentes parties architecturales et sculpturales, par cette noblesse et cette majesté de la pose, par cette vie qui anime les personnages, par la variété des attitudes selon le caractère de chacun, par leur groupement, par la simplicité gracieuse du piédestal; cette œuvre d'un compatriote fait honneur à l'artiste, et sera l'un des plus beaux ornements de la ville. Tel est le témoignage qu'ont rendu les premiers sculpteurs de Paris, dont je ne suis que le faible écho... Ce monument est un poème, celui des temps héroïques du Canada."

Et M. Colin, le vénérable supérieur de Saint-Sulpice, ajoutait dans un bel élan d'éloquence : "Il a été heureusement inspiré, notre artiste canadien, en déployant pour nous tout son rare talent. On sent l'habile main du fils qui s'est plu à modeler les beaux traits de son glorieux ancêtre. Tout le monument est la brillante histoire de Montréal venant fixer son domaine et prendre sa large place sous le soleil."

\*  
\* \*

Maisonneuve est représenté au moment où il prend possession de Ville-Marie. De la main droite, il lève l'étendard glorieux de la France, tandis que sa main gauche repose sur la poignée de sa vaillante épée. La tête fièrement levée, il regarde dans le vague du lointain, comme s'il cherchait, dans un rêve héroïque, à deviner le secret

Des triomphes futurs, des grandes destinées,  
D'une gloire qui vient par delà les années.

Cependant cette belle œuvre n'est pas sans faiblesses. Peut-être qu'en voulant respecter trop servilement la vérité historique, Hébert a-t-il donné à la figure du héros des traits trop lourds et trop massifs, une physionomie pas assez distinguée. Je sais bien qu'il est

ainsi dans les portraits que nous possédons ; mais enfin, le sculpteur avait la liberté, pour rendre avec plus de force le beau caractère du héros, d'idéaliser le portrait et de nous le montrer avec le charme de cette bonté, de cette charité, de ce désintéressement et de cette distinction qui sont les traits caractéristiques du fondateur de Montréal. Autre chose : est-ce à cause du bâillement de la botte sur la jambe, ou du gonflement de la culotte bouffante, que la jambe droite nous semble trop longue et d'un mouvement exagéré ? Je puis me faire illusion ; mais, chaque fois que je regarde cette statue, il y a là quelque chose qui choque mon regard, quelque chose "qui n'est pas cela."

Quoi qu'il en soit, on s'accorde généralement à dire que la statue de Maisonneuve est l'une des créations les plus puissantes de l'artiste.

Aux quatre coins du monument, sont placées des statues qui représentent les auxiliaires dévoués de l'œuvre de Maisonneuve. C'est Jeanne Mance, à genoux, pansant un petit sauvage blessé. D'une main, elle tient le bras nu du pauvre petit qui recule en tremblant, et de l'autre, avec attention, entoure de fine toile le poignet ensanglanté.

Puis c'est Lambert Closse, qui, le doigt sur la gâchette de son pistolet, attend l'instant favorable pour bondir sur l'Iroquois caché dans les broussailles. De la main gauche, il retient Pilote, le poil hérissé, l'œil en sang, prête à s'élancer. Sous un large chapeau de feutre, encadrée de cheveux flottants, la figure noble et énergique de Closse évoque tout un monde d'idées. A mon avis, dans cette statue, toute une époque, toute une race frémit et palpite, et, si nous avons à décider entre les différentes statues de ce monument, c'est au *Lambert Closse* que nous donnerions la palme.

Le Moyne incarne, avec non moins de force, un autre beau caractère : celui du moissonneur-soldat. Parmi les

blés mûrs, le moissonneur se repose; il a appuyé sa faucille contre le sol, et dans ses yeux rêveurs il y a comme un recul de la pensée attardée à quelque vision lointaine de la patrie absente. A son dos est attaché le fusil; car en ces temps-là le pauvre travailleur de la terre dut plus d'une fois interrompre ses paisibles travaux, prendre le fusil et échanger des balles avec les rôdeurs iroquois. Ce type est très étudié, et il se dégage de cette statue une grande douceur et une paix profonde.

Je ne sais pourquoi on a cru devoir associer à ces héros la personne d'un Iroquois. Cette place d'honneur revenait de droit au chef huron Anahotaha, qui, fidèle à la parole donnée, préféra la mort à la trahison. Quoi qu'il en soit de l'opportunité de cette statue, l'Iroquois est représenté à genoux, le tomahawk à la main, guettant le moment de ramper hors de sa cachette pour terrasser son ennemi.

Quatre bas-reliefs complètent le monument: la signature de l'acte de fondation de Ville-Marie, la première messe à la Pointe-à-Callières, l'exploit de Maisonneuve à la place d'Armes, et la mort héroïque de Dollard.



Mais l'œuvre capitale de Philippe Hébert, lorsqu'elle sera terminée, sera assurément celle du Palais législatif de Québec. Elle comprendra une vingtaine de statues représentant les plus belles figures de notre histoire: Jacques Cartier, le découvreur du Canada; Champlain, le fondateur de Québec; Maisonneuve, le fondateur de Montréal; La Violette, le fondateur de Trois-Rivières; Pierre Boucher, type accompli de l'ancien seigneur canadien; puis, le Père de Brébeuf, le grand jésuite martyr; le Père Récollet Nicolas Viel, noyé par les sauvages dans



LE RAPT

les rapides appelés depuis Sault-au-Récollet ; M<sup>gr</sup> de Montmorency-Laval, le premier évêque de Québec ; M. Olier, le fondateur de la compagnie de Saint-Sulpice et de la compagnie de Notre-Dame de Montréal ; enfin, Frontenac, Lévis, Wolfe, Montcalm et deux célébrités de ce siècle : Lord Elgin et le colonel Charles-Michel de Salaberry.

Les six dernières statues sont aujourd'hui en place, ainsi que *la Famille indienne* et *le Pêcheur à la nigogue*, dont nous avons déjà parlé. Deux groupes allégoriques aussi couronnent les frontons des deux avant-corps qui se déploient de chaque côté de la tour centrale du palais : *la Poésie et l'Histoire, la Religion et la Patrie*. Ces groupes sont d'une large et puissante inspiration ; par malheur, ils sont placés trop haut, ce qui les fait paraître grêles et chétifs. La distance a été mal calculée.

Comme on le voit, c'est une œuvre colossale, l'œuvre de toute une vie d'homme. Quand j'en considère l'étendue, je me demande comment Hébert trouve encore le temps et le moyen d'exécuter tant d'autres travaux ! Car, n'est-ce pas un cours complet d'histoire qu'il est appelé à donner, en fixant dans le bronze les traits de nos héros, de nos saints et de nos martyrs ?

Tâche glorieuse en effet ; mais tâche difficile à remplir. Ici, il ne suffit plus de faire, pour la postérité, les portraits ressemblants et vivants de tant de héros, mais d'incarner en chacun d'eux, comme nous l'avons déjà fait remarquer, la vertu dont il fut le témoin et l'immortel champion sur cette terre du dévouement et de l'héroïsme.

Nous avons déjà fait l'analyse de la statue de *Frontenac*, nous n'y reviendrons pas de nouveau.

La statue de *Montcalm* nous plaît davantage. Ce n'est pas dans le feu de l'action, au milieu de la mitraille, que le sculpteur nous le montre ; mais dans l'attitude imposante du vainqueur de Carillon. Montcalm est debout, tête nue, l'habit ouvert sur la cuirasse étincelante

que traverse le ruban de chevalier ; il relève de la main gauche son épée victorieuse ; son visage rayonne de joie et de fierté. Il parle.... Sur un parchemin déroulé à ses pieds et entouré d'une branche de laurier, on lit ces mots : "Soldats, je vous remercie au nom du roi."

N'était-ce le pan droit de l'habit broché qui retombe lourdement et sans grâce, et le mouvement forcé de la jambe droite, je considérerais cette statue comme la meilleure parmi celles qui se trouvent actuellement au Palais législatif. Cependant, l'on remarque avec plaisir que les défauts que j'ai signalés dans la statue de Frontenac ont presque entièrement disparu. Sur ce front calme et serein, sur ce visage heureux et souriant, il nous semble qu'un rayon de gloire vient de glisser.

*Wolfe* nous apparaît avec la souplesse et la grâce de la jeunesse. Tourné du côté des plaines d'Abraham, il semble désigner du doigt le drapeau anglais qui déploie ses plis de soie sur les murs de la vieille citadelle. On sait, par les portraits qui nous sont restés, que *Wolfe* n'était pas beau. Hébert ne l'a pas idéalisé ; mais il a su donner à la physionomie du jeune héros un caractère de noblesse et de courage qui la rend attrayante. On sent que, derrière ce regard assuré, se cache l'énergie qui fait triompher des plus grands obstacles, que sous ce crâne pointu palpite une âme enthousiaste et fortement trempée, que dans cette poitrine bat un cœur qui aime la gloire plus que la vie, plus que tout.

La statue de *Lévis* tient le milieu entre l'extrême violence de "Frontenac" et la grande douceur de "Montcalm."

On voit le dernier défenseur du drapeau blanc rassemblant ses drapeaux pour les brûler sur l'île Sainte-Hélène, et dans un beau mouvement de rage, brisant son invincible épée plutôt que de la rendre aux Anglais triomphants.

*De Salaberry* nous apparaît, à la tête de ses voltigeurs, commandant le feu. Cette statue semble avoir été exécutée tout d'une haleine, d'un coup de main. Elle est pleine d'envolée et d'exaltation. Je ne puis me défendre, en la regardant, de penser à une autre statue d'un général, que j'ai vue en France et qui lui ressemble énormément, le geste, le mouvement étant les mêmes.... Serait-ce l'effet du hasard ou d'une réminiscence involontaire? Peu importe; cela ne tire pas à conséquence.

Le *De Salaberry* du Palais législatif est bien l'homme de 1812. L'élan de toute sa personne, cette épée qu'il tient au clair, tout cela nous impressionne, nous émeut, parce que nous sentons que nos pères marchèrent au combat avec cette noble vaillance, cet enthousiasme délirant. Et, si le drapeau anglais flotte encore sur cette terre du Canada, c'est grâce à leur bravoure et à leur fidélité. Il est bon de le rappeler de temps en temps.... On l'oublie trop facilement dans certains quartiers.

Quant à la statue de *Lord Elgin*, elle n'a rien de saillant. L'habit moderne, si chétif et si étriqué, a été souvent un écueil pour les plus grands sculpteurs contemporains, malgré le soin qu'ils apportèrent à lui donner, comme le faisait David d'Angers, une physiologie conforme au caractère de celui qui le portait, à lui imprimer une allure à la fois vivante et sculpturale. Hébert a échoué comme les autres dans sa tentative. A côté des héros si élégants dans leurs costumes pittoresques de cour ou dans leurs uniformes guerriers, lord Elgin fait piètre figure. Mais, sur son large front dénudé, dans l'éclat de son regard et jusque dans le sourire qui erre sur ses lèvres, on voit briller comme le reflet de son âme noble et généreuse. S'il semble dépaycé parmi ces brillants chevaliers, il est bien à sa place dans le souvenir de la nation canadienne, celui qui disait: "Je porte un cœur français dans une poitrine écossaise."

Mais à ces grands et nombreux travaux ne se borne



WOLFE

pas encore l'activité dévorante du sculpteur canadien. On peut s'en convaincre par la longue liste de ses autres productions, qui se trouve à la fin de cette étude. Travailleur infatigable, on le voit rarement dans les réunions mondaines, et presque toujours dans son atelier. Inutile de le chercher ailleurs, si vous avez affaire à lui; allez droit à l'atelier.... Parmi les plâtres et les chevalets vous le trouverez, occupé à crayonner un plan ou à ébaucher une statuette pour se reposer d'une œuvre plus considérable. C'est cette ardeur au travail et cette persévérance obstinée que je voudrais louer sans réserve. Je sais bien qu'il produit trop et trop rapide-

ment; mais que voulez-vous? Quand il a une statue en tête, il faut qu'elle sorte, et, dût-il y passer des nuits entières, il la forcera à descendre dans le plâtre et à s'entourer de grâce et de vie

Quand tant d'autres artistes prostituent leur génie dans un réalisme abject et froid, cet idéaliste passionné ne peint que les héroïques visions de son âme antique.

Il élargit l'horizon que d'autres referment; il immortalise ce qu'il y a de grand et de beau ici-bas; la patrie, avec ses gloires et ses deuils, avec ses légendes anciennes et ses rêves nouveaux, tel est le domaine où il se meut.

"L'art doit ravir l'humanité," écrit l'abbé Klein; "il doit avoir un but, il faut qu'il éclaire, qu'il délasse, tout au moins et qu'il habitue les âmes aux émotions désintéressées." Ainsi l'a toujours entendu Philippe Hébert, et, c'est la gloire de sa vie, d'avoir placé si haut son idéal et de lui être resté fidèle. Comme Wagner, il peut s'écrier: "Mon art, c'est ma prière; et croyez-moi, un véritable artiste ne chante que ce qu'il croit, ne parle que de ce qu'il aime, n'écrit que ce qu'il pense; car ceux-là qui mentent se trahissent en leur œuvre dès lors stérile et de peu de valeur, ne pouvant accomplir une œuvre d'art véritable sans désintéressement, sans sincérité."

Nous estimons que ce n'est pas faire un mince éloge d'un homme que d'affirmer qu'il a été le plus haut représentant de l'art de son pays, qu'il a été durant près de vingt années, l'instituteur populaire et l'historien des gloires de la patrie. N'est-ce pas indiquer par là même quel vif intérêt s'attache à l'étude intime de son œuvre? Bien plus, en cherchant à la connaître mieux, on arrivera du même coup à se faire une idée plus juste de l'âge dans lequel elle a pu se réaliser et s'épanouir.

Elle marque un moment dans l'évolution de l'art en ce pays.

## IV

Des sommets où nous a conduits cette étude, notre regard s'étend plus loin et plonge plus avant ; les limites de l'horizon reculent, et notre pensée ouvre librement ses ailes.

De la plaine monte jusqu'à nous une grande harmonie où l'oreille distingue les accords mélodieux des brises caressant les ondes limpides des lacs endormis et des fleuves géants, les rumeurs des forêts de chênes et les murmures étranges des chutes écumantes. Les chaumières fument au bord des routes blondes, et, par le sentier qui conduit à la grange, s'avance un chariot chargé de gerbes d'or, qu'escortent les moissonneurs en chantant ; une jeune fille rassemble dans un champ les vaches paresseuses, et la diligence disparaît dans un nuage de poussière au détour d'un chemin ; une "cage" doucement descend le Saint-Laurent, tandis que, derrière les montagnes bleues qui ferment l'horizon, le soleil se couche dans un nuage de pourpre.

Puis la scène change, et il se fait une splendide transformation. La campagne s'entoure de voiles blancs, et, comme une chanson vague et douce, résonnent dans le ciel les gais refrains des clochettes argentines et les brillantes volées de cloches dans les tours poudrées à frimas ; de toutes les chaumières montent des colonnes blanches ; une carriole passe, remplie d'enfants qui reviennent de l'école ; une femme puise de l'eau dans un puits dont la chaîne crie en s'enroulant autour du cylindre de bois ; là-bas, au loin, des bûcherons abattent de grands arbres, et leur chute dans la neige épaisse n'éveille aucun écho ; et sur cette scène tranquille s'étend la nuit, nuit bleue et profonde qui ressemble à une aurore, et la patrie s'endort sous la neige et sous le ciel étoilé comme une reine enveloppée dans son manteau

d'hermine. La voilà, la véritable poésie canadienne, la seule inspiratrice du génie de notre race. Et c'est ce que chantait Crémazie, dans ces vers si beaux et si patriotiques :

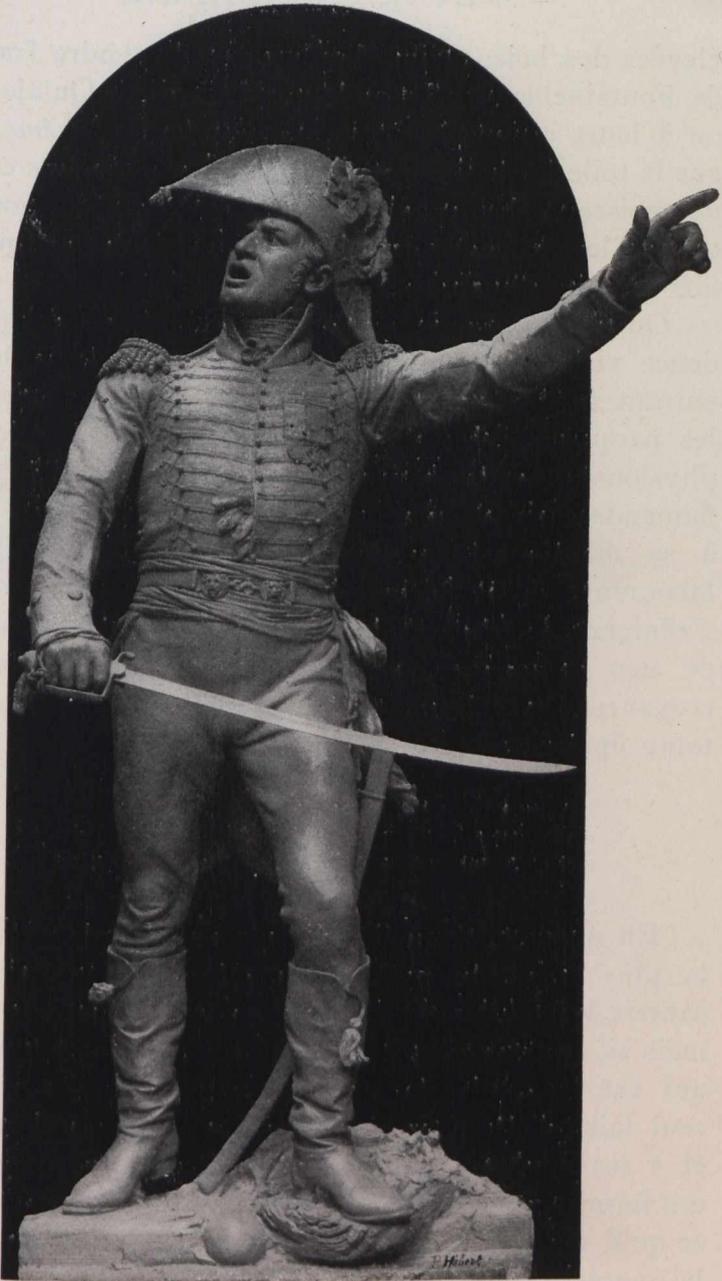
Il nous faut quelque chose, en cette triste terre,  
 Qui, nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,  
 Nous élève au-dessus de la réalité ;  
 Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,  
 Echo pur et lointain de la lyre infinie,  
 Transporte notre espoir dans l'idéalité.

Or ces sons plus touchants et cet écho sublime  
 Qui sont de notre cœur le sanctuaire intime,  
 C'est le ciel du pays, le village natal ;  
 Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse  
 Coula dans les transports d'une pure allégresse ;

.....  
 Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;  
 Le vent de la forêt, glissant sur les talus,  
 Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,  
 Et nous jette, au milieu de nos tristes misères,  
 Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Hébert, comme Crémazie, a cherché dans notre histoire la source harmonieuse d'une poésie selon son cœur, il a soulevé le rideau qui la cachait à nos yeux, et il en a abreuvé son âme assoiffée d'idéal et de beauté.

Certains gens, comme le jeune homme de la fable qui s'en allait par le monde à la recherche de la fortune endormie au seuil de sa chaumière, s'imaginent qu'il faut aller loin, bien loin, pour trouver la beauté. C'est une grave erreur. La beauté est partout, et plus sûrement encore dans le pays et sous le ciel qui ont jeté dans notre âme la semence de nos premières émotions. A ce compte, je le sais bien, on ne pourra pas être un Carnaletto peignant, dans la douce lumière du soir, les somptueux palais de Venise ; un Ruysdaël, copiant les noirs sapins au bord des cascades mugissantes, les tristes et froids paysages hollandais ; un Rousseau rappelant les voûtes



DE SALABERRY

élevées des bois, pleins d'arômes et de tendre fraîcheur, de Fontainebleau. Est-ce bien nécessaire? Qu'ajouterait-on à leurs œuvres? Mais on peut être *soi-même*, jetant sur la toile les belles perspectives de nos champs couverts de moissons, les profils nets et gracieux de nos montagnes, les sauvages grandeurs de nos forêts vierges et de nos lacs incomparables.

On ne sera pas davantage un Jean Steen, évoquant la douce vision des intérieurs bourgeois qu'égaie le soleil entrant à flots par les fenêtres ouvertes, et jouant sur les parquets cirés; un Téniers, saisissant sur le vif la physionomie et les attitudes des petites gens des villages flamands; un Breton ou un Millet, racontant, chacun à sa manière, la vie douce et résignée des humbles laboureurs de Barbison ou de l'Artois; mais soi-même s'efforçant de pénétrer le secret de l'âme de "l'habitant" de nos campagnes, ses sentiments droits, ses fortes croyances, sa volonté tenace et patiente, son énergie à toute épreuve;

Et modeste d'ailleurs, se dire : " Mon petit,  
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,  
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles."

En un mot, si un homme n'a pas de talent, la nature la plus riche, la plus chaude, la plus luxuriante, ne saurait lui faire produire une œuvre de quelque mérite; mais si, au contraire, il porte au front cette flamme divine qui est le génie, la nature quelle qu'elle soit, par le seul fait qu'elle a servi de cadre à ses joies, à ses rêves et à ses douleurs, lui inspirera des œuvres magnifiques qui feront sa gloire et l'admiration du monde entier. Car, ce qu'il y a d'admirable dans un chef-d'œuvre, c'est moins la représentation fidèle d'un paysage heureux ou d'un beau et noble visage, que l'épanouissement d'une pensée sublime et la floraison d'un sentiment profond.



R. P. ANDRÉ GARIN, O.M.I.

Un élève demandait un jour, à je ne sais plus quel paysagiste français, où il fallait aller pour trouver des scènes dignes d'être copiées. Le maître lui répondit, en étendant la main : "Ici, là, partout.... La beauté ne manque nulle part ; elle nous environne, elle nous enveloppe. Seulement, il faut avoir du flair pour la découvrir et du talent pour la reproduire."

Et ce que nous disons s'adresse tout autant aux littérateurs qu'aux artistes.

Hébert a compris cela, et il a cherché à dégager sa personnalité en s'appliquant à rendre dans le marbre et le bronze des types qui appartiennent à l'histoire de notre pays et des sujets qui ont pour nous une signification et un sens ; et il l'a fait avec une conviction et une sincérité qui sont toutes à sa gloire. Plusieurs de ses œuvres tomberont dans l'oubli ; mais la génération à venir gardera, comme un précieux héritage, celles qui racontent les rudes légendes des "hommes de la forêt."

Ainsi, en terminant, je rêve d'un art qui soit nôtre, d'un art national, distinct de tout autre et conforme à nos sentiments et à nos aspirations.

Louis-Philippe Hébert a ouvert la voie.... D'autres naîtront qui le dépasseront peut-être ; mais à lui reviendra toujours l'honneur d'avoir montré le but.

JEAN-B. LAGACÉ.



Après avoir lu cette belle étude, nos lecteurs aimeront sans doute connaître l'œuvre entier de notre artiste national. Nous en dressons ici une liste, aussi complète que nous la connaissons.

## STATUES EN BOIS

Toutes les statues et bas-reliefs de l'intérieur de la cathédrale d'Ottawa  
Les statues de la chaire de Notre-Dame de Montréal

## STATUES ET GROUPES EN BRONZE

## DU PARLEMENT DE QUÉBEC

Frontenac	De Salaberry	La Poésie
Montcalm	Elgin	L'Histoire
Wolfe	La Religion	Une Famille d'Abénaquis
Lévis	La Patrie	Le Pêcheur à la Nigogue

## MONUMENTS

De Salaberry, à Chambly	La Violette, à Trois-Rivières
Sir J.-E. Cartier, à Ottawa	La Reine, à Ottawa (non érigé)
Maisonneuve, à Montréal	Alexander Mackenzie, à Ottawa (non érigé)
Sir John Macdonald, à Ottawa	M <sup>gr</sup> Bourget, à Montréal (en préparation)
Short & Wallace, à Québec	Statue du monument Valois, au cimetière de Montréal
R. P. Garin, à Lowell (Mass.)	
M <sup>gr</sup> Déziel, à Lévis	

## BUSTES

Lieutenant-gouverneur Robitaille	Adélaré Sénécal
Hon. Honoré Mercier	Hon. J.-I. Tarte
Sir John Thompson	Louis Fréchette
Hon. L.-J. Forget	M <sup>me</sup> L. Fréchette
Hon. G.-A. Nantel	Hon. juge Pagnuelo
Faucher de Saint-Maurice	D <sup>r</sup> E.-P. Lachapelle
Abbé Tanguay	D <sup>r</sup> Ch. Godon, de Paris (France)
F.-X. Saint-Charles	M <sup>gr</sup> Grandin
Hormisdas Laporte	Honoré Beaugrand
Sir G.-E. Cartier	J.-M. Fortier
M. Rodin	

## MÉDAILLES

Hon. J.-I. Tarte      D<sup>r</sup> Oronhyatheka

## STATUETTES

Sir G.-E. Cartier	L.-J. Papineau	Sir Ch. Tupper
Sir Hector Langevin	Sir L.-H. Lafontaine	R. P. Lefebvre
M <sup>gr</sup> Taché	A.-N. Morin	Etienne-Pascal Taché

## GROUPES

Sans merci	Défense du Foyer	Vision du Sagamo
Une mère	Le Rapt	Fleur des bois
Madeline	Convoitise	La Cascade



MGR FRANÇOIS DE LAVAL-MONTMORENCY

Premier évêque de Québec

Né en 1622, mort au séminaire de Québec en 1708

Déclaré vénérable en 1891

Gravure tirée du splendide ouvrage de l'honorable juge Routhier :

*Québec et Lévis à l'aurore du XX<sup>e</sup> siècle*

## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

Le pèlerinage de Krüger.—Les ovations de Paris.—La rebuffade de Guillaume II.—Hier et aujourd'hui.—Le parlement anglais.—Débats orageux.—Salisbury et Chamberlain.—Le népotisme et l'indépendance du parlement.—Ce que coûte une guerre.—Dans le Sud africain.—Les affaires de Chine.—En France.—Projet de loi sectaire.—Un article de Cassagnac.—Le général Mercier à la tribune.—M. Brunetière et les "raisons actuelles de croire."—Aux Etats-Unis.—Le traité Hay-Pauncefote.—Les élections de Québec.

Le président Krüger poursuit son pèlerinage européen. Son arrivée à Paris a été triomphale. Les Parisiens lui ont fait une ovation. Une foule immense l'a acclamé et escorté ! Les lignes suivantes, que nous empruntons à la *Vérité française* donnent la note dominante de cette émouvante réception :

" De la gare de Lyon à l'hôtel Scribe, qui sera sa résidence, il a traversé la ville, en suivant les grands boulevards, entre les haies de la population, massée sur son passage et qui l'acclamait d'une seule voix, au cri de *Vive Krüger!* Dans cette foule bien des personnes pleuraient.

" Nous avons été témoins de cette manifestation grandiose, et rien ne saurait en rendre la vraie physionomie.

" Entre les deux escadrons des gardes municipaux qui formaient son escorte, le président du Transvaal a passé, en vrai triomphateur, bien qu'il soit momentanément vaincu, accueilli par tout un peuple qui, spontanément, l'ovationnait en lui criant : Courage ! Car tel est bien le sens des acclamations qui, en une grande rumeur, s'élevaient unanimes, à l'aspect de ce vieillard qui représentait si bien la grande idée de patrie.

" Pas de pluie ; pas de soleil non plus. Il semblait que l'atmosphère fût à l'unisson de l'état d'âme du voyageur et des spectateurs. La joie était absente à cause du deuil des Boërs sacrifiés pour une cause qui ne meurt pas, mais la pitié était immense, et l'espoir invincible."

Ces extraits du journal parisien peuvent donner une idée exacte du diapason auquel s'est tenu le sentiment public en

France, durant le séjour du président de la république Sud-Africaine. Il a été reçu en chef d'Etat. Le président Loubet est allé lui faire visite, ainsi que les présidents des deux chambres, et tous les membres du gouvernement. Il a eu une longue entrevue avec le ministre des affaires étrangères. Et enfin les chambres ont voté à l'unanimité des résolutions de sympathie à son adresse. Celle de l'assemblée était conçue en ces termes : " La Chambre, à l'occasion de la venue en France de M. le président de la république du Transvaal, est heureuse de lui adresser l'expression sincère de sa respectueuse sympathie."

Celle du Sénat se lisait comme suit : " Le Sénat offre au président de la République Sud-Africaine, à l'occasion de son voyage à Paris, la sincère expression de ses profondes et respectueuses sympathies."

Au résumé le vieux champion du Transvaal n'a eu qu'à se féliciter de son voyage en France. Il n'y a rien obtenu de décisif au point de vue diplomatique ; mais il a peut-être obtenu davantage par l'explosion de sympathie que sa présence a provoquée et qui s'est répercutée dans toute l'Europe.

Il n'a pas été aussi heureux en Allemagne, contrairement à toutes les prévisions. Il était rendu à Cologne, en route pour Berlin, lorsque l'empereur Guillaume l'a informé qu'il ne pouvait le recevoir. Cette nouvelle a produit une sensation d'autant plus vive dans les cercles diplomatiques, que le monarque allemand avait naguère affiché, par une démarche fameuse, sa sympathie ardente, contenant presque une promesse de protection, envers le peuple boër et son chef. C'était au lendemain de l'incursion à main armée du Dr Jameson, réprimée par le gouvernement du Transvaal. Guillaume II avait spontanément adressé au président Krüger la dépêche suivante :

" Je vous félicite sincèrement, parce que, avec votre peuple, sans recourir à l'aide des puissances amies, et en n'employant que vos propres forces contre les bandes armées qui avaient fait irruption sur votre territoire en perturbateurs de la paix, vous avez réussi à rétablir la situation pacifique et à protéger votre pays contre les attaques provenant du dehors.

" Guillaume II."

Aujourd'hui, le même Guillaume II refuse de recevoir le même Krüger malheureux et vaincu. Pourtant une visite reçue n'engageait à rien. Cette attitude du jeune empereur lui a beaucoup nui auprès de l'opinion. Les journaux français, natu-

rellement, ont été très durs dans leurs appréciations. Ainsi, sous le titre "Coup de théâtre", le *Gaulois* a publié ces lignes :

" Le voyage du président Krüger à Berlin est brusquement arrêté par une dépêche de l'empereur d'Allemagne qui décline l'honneur de le recevoir.

" Cet incident surprendra ceux qui, jugeant Guillaume II sur ses propres déclarations, le considéraient comme un souverain d'une essence supérieure, très accessible aux impressions contre lesquelles les chefs d'État sont parfois contraints de se défendre, aimant ce qui est beau, ce qui est grand.

" Ce n'était qu'une légende.

" L'empereur germain n'est pas, comme l'attestaient ses sujets, une sorte d'incarnation moderne de Parsifal : c'est un monarque inaccessible aux sentiments qui agitent l'âme humaine ; l'intérêt le domine et, lorsqu'il ne rêve pas aux étoiles sur la mer du Nord, il remise l'idéal dans les caisses de l'État.

" Guillaume II, cependant, est peut-être indirectement le principal auteur des malheurs qui assombriront les derniers jours de M. Krüger.

" S'il ne l'avait en d'autres temps félicité d'avoir su protéger son pays contre les attaques du dehors, s'il ne l'avait encouragé, dans une bruyante dépêche, à défendre son territoire contre les agressions anglaises, on peut croire que le président de la république Sud-Africaine eût écouté les amis prudents qui lui conseillaient d'accepter une transaction.

" Aujourd'hui, celui qui l'a indirectement jeté dans le gouffre refuse de lui tendre la main ; mieux encore il lui tourne le dos.

" Les monarchistes regretteront qu'un souverain se soit à ce point amoindri, et qu'en face de cet empereur moralement diminué se dresse, dans le rayonnement d'une pure gloire, le président d'une petite république.

" Quant à nous, il ne nous déplaît pas que l'historien puisse comparer l'emballement de la France et l'étroite réserve de l'Allemagne, ou du moins de son souverain.

" Quels que soient les motifs qui ont déterminé l'empereur Guillaume à ne point recevoir celui qu'on appelle le glorieux pèlerin du droit, notre rôle nous plaît mieux."

La plupart des grands journaux de Paris donnent la même note. Par contre, les journaux de Londres couvrent de fleurs Guillaume II, que nous serions tenté d'appeler "l'incompréhensible."

M. Krüger, au lieu de se rendre à Berlin, s'est dirigé immédiatement vers La Haye, capitale de la Hollande. Là, sur ce sol de la vieille mère patrie, il a été reçu avec la sympathie la plus profonde. Mais les dépêches annoncent que le gouvernement hollandais ne croit pas devoir prendre l'initiative d'une offre d'arbitrage.

Jusqu'ici, le voyage du président Krüger n'a donc rapporté à sa cause aucun résultat pratique.

\* \* \*

La session qui vient d'avoir lieu en Angleterre a été courte, mais mouvementée. Le discours du trône était d'une brièveté extraordinaire. Il se lisait comme suit: "Mylords et Messieurs, il est devenu nécessaire de pourvoir davantage aux dépenses encourues par suite des opérations de nos armées dans le Sud de l'Afrique et en Chine. Je vous ai convoqués pour tenir une session spéciale, afin que vous puissiez donner votre sanction aux mesures requises à cet effet. Vous ne vous occuperez des autres affaires publiques qui demandent votre attention, qu'à la session ordinaire du parlement, au printemps."

Malheureusement pour le ministère, le parlement s'est réuni dans un moment fâcheux. De mauvaises nouvelles arrivaient d'Afrique. Les débats des chambres s'en sont ressentis. La critique de l'opposition a pris un accent qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps. Les attaques personnelles ont été violentes. Lord Salisbury et M. Chamberlain ont été en butte aux censures les plus acrimonieuses, le premier, à cause du nombre de ses alliés qui occupent des fonctions publiques, le second, à cause des intérêts qu'il possède dans des compagnies industrielles et commerciales.

Il est rare que des questions de cette nature soient introduites dans les débats du parlement britannique. Lorsqu'elles le sont, on conçoit que cela fasse éclat. Lord Rosebery, à la chambre des lords, a félicité ironiquement le premier ministre d'avoir tant d'administrateurs capables dans sa famille. Un membre de la chambre des communes, M. Bartley, a proposé une motion exprimant le regret que lord Salisbury eût recommandé autant de ses parents pour occuper des charges relevant de la couronne. Un cinquième des membres du cabinet, dit-il, était de la même famille. Des fils serviraient sous leur père, des gendres et des neveux obéiraient à la même influence.

Après une charge de cette nature, il était assez piquant de voir précisément un neveu du premier ministre, c'est-à-dire le très honorable M. Arthur Balfour, leader de la chambre des communes, se lever pour y répondre. Il déclara que le simple accident de la naissance ne devait fermer à personne la porte du service public. Dans le ministère, tel que reconstitué avant la session, il n'y avait qu'un seul parent de lord Salisbury qui n'en fit pas partie auparavant. Il faudrait montrer, dit l'orateur, que les titulaires nommés étaient incapables; le pays a prouvé, aux récentes élections, qu'il avait foi dans le premier ministre, pour l'accomplissement de sa tâche si lourde et si ingrate. Un vote de 230 voix contre 128 a donné raison au leader de la chambre.

La question débattue était très délicate. Lord Salisbury a peut-être commis une erreur en faisant entrer autant de ses parents et alliés dans l'administration. Mais jusqu'à quel point est-il tombé dans le népotisme, il est difficile d'en juger à distance. Pratiquer le népotisme, dans le mauvais sens du mot, c'est favoriser indûment ses proches au détriment de l'intérêt public. Quand lord Salisbury a choisi son neveu, M. Arthur Balfour, pour remplir les fonctions importantes de leader de la chambre des communes, personne n'a osé crier au népotisme, parce que M. Balfour est un homme vraiment éminent, un esprit distingué, un penseur, un écrivain, un débater remarquable. Le premier ministre a-t-il eu la main malheureuse dans d'autres cas, nous l'ignorons. Cependant, il nous semble qu'en somme ces attaques, tout en mettant le ministère quelque peu mal à l'aise, n'ont pas sérieusement entamé son prestige.

A propos de ce débat, un journal français publiait le relevé suivant :

“ Savez-vous combien la famille de lord Salisbury coûte annuellement à l'Angleterre? Comptez sur vos doigts :

“ Comme premier ministre, lord Salisbury touche 5,000 livres sterling par an, soit 125,000 fr. Son fils, lord Cranborne, en sa qualité de sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office, se contente de 37,500 fr. par an.

“ Son neveu, M. Arthur J. Balfour, premier lord du Trésor, est payé 125,000 fr. par an.

“ Un autre neveu, M. Gerald Balfour, président de l'office du commerce, ne gagne que 50,000 francs par an.

“ Le gendre de lord Salisbury, lord Selborne, a un traitement de 102,500 francs, sans compter le logement, le chauffage et l'éclairage.

“ Enfin, un neveu par alliance, M. J. W. Lowther, du ministère des voies et communications, se contente de 62,500 francs par an.

“ Ce qui fait une jolie pièce de 502,000 fr. Voilà une famille où l'on doit ignorer les parents pauvres ! ”

Il est certain qu'en France et au Canada une liste de ce genre ferait beaucoup de mal à un chef politique. Il n'en est pas de même en Angleterre. Les mœurs parlementaires y sont différentes. Dans toutes les discussions dont je viens de parler, je n'ai pas vu mentionner la question des émoluments. Pour les Anglais, c'est un point de vue secondaire. Règle générale, ceux d'entre eux qui se livrent à la politique sont riches ou à l'aise, et les salaires ne sont pas pour eux une considération importante.

Les attaques contre M. Chamberlain ont eu un caractère encore plus personnel que celles contre lord Salisbury. Depuis des mois, on accuse couramment le secrétaire d'État pour les colonies d'être intéressé dans plusieurs compagnies qui réalisent de grands bénéfices en exécutant des commandes pour le gouvernement. Ces accusations ont été répétées dans la presse. Et un député du pays de Galles, M. David Lloyd-George, en a virtuellement saisi la chambre en lui demandant de déclarer “ que les ministres ne devaient avoir aucun intérêt direct ou indirect dans les compagnies qui soumissionnent pour les commandes de la couronne, à moins que la nature de cet intérêt ne soit déclaré ”. M. Lloyd-George a énuméré plusieurs compagnies dans lesquelles M. Chamberlain est intéressé, et il a demandé qu'une enquête fût tenue au sujet de tous les contrats faits par les bureaux publics avec les compagnies mentionnées. Il a terminé en disant qu'il n'accusait pas M. Chamberlain de corruption, mais qu'il lui appliquerait la phrase que le ministre lui-même avait appliquée à un autre: “ sa conduite, quoique non corruptrice, était inconvenante. ” M. Chamberlain a répondu avec un vif accent d'amertume. Derrière toutes ces insinuations, c'était son honneur qu'on visait, a-t-il dit. Il n'était actionnaire que dans deux des compagnies dont on avait parlé. Et jamais on ne lui avait demandé d'intervenir, jamais il n'était intervenu pour les favoriser. Quelques membres de sa famille étaient actionnaires dans des compagnies; mais c'étaient des hommes d'affaires dont l'intégrité était au-dessus de tout soupçon. Si la résolution proposée était adoptée, a déclaré le ministre des colonies, aucun homme, à moins d'être un

mendiant, ou à moins que tous ses alliés ne fussent des mendiants, ne pourrait occuper une fonction dans le gouvernement. Aucun membre du gouvernement, aucun allié de tel membre ne pourrait placer ses fonds dans les chemins de fer, qui tous ont quelque contrat avec le gouvernement, ni dans les entreprises maritimes, commerciales ou industrielles, qui toutes, à un moment donné, peuvent avoir quelque chose à faire avec le gouvernement. L'amendement de M. Lloyd-George a été rejeté par un vote de 269 contre 127.

Ces débats acrimonieux ont été passionnément commentés par la presse de toutes les nuances.

Le secrétaire d'Etat pour la guerre, M. William St-John Broderick, a soumis des estimations supplémentaires s'élevant au chiffre de 16 millions de louis. Cette demande a soulevé un nouveau débat au sujet de la conduite et de la durée des hostilités dans le Sud-Africain. Finalement les 16 millions ont été votés par 284 contre 8.

\* \* \*

Durant les dernières semaines, les troupes anglaises ont subi en Afrique une série de revers. L'insaisissable Dewet semble se jouer des généraux qui essaient de l'envelopper. Neuf fois de suite, il a échappé à ses ennemis au moment où ils croyaient le cerner. Et il continue à tenir campagne, en infligeant aux Anglais une succession d'échecs.

Mais le coup le plus cruel que ceux-ci aient reçu récemment est la défaite du corps d'armée du général Clements par le général Delarey. Onze officiers et cinquante-quatre soldats tués ou blessés, dix-huit officiers et cinq cent cinquante-cinq soldats prisonniers, tel a été le déplorable bilan de cette journée. Ce désastre de Magaliesburg, venant après plusieurs autres engagements malheureux, a produit une douloureuse impression en Angleterre. On comprend à Londres que cette guerre, considérée un moment comme à peu près terminée, est encore une sombre réalité, et qu'il va falloir faire des sacrifices additionnels en hommes et en argent, avait d'atteindre la fin des hostilités.

Une dépêche de Londres, en date du 19 novembre, donnait la récapitulation suivante des pertes de l'armée anglaise, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de novembre dernier: Tués sur le champ de bataille, 311 officiers, 3,118 soldats; morts des suites de blessures reçues, 91 officiers, 952 sol-

dats; morts en captivité, 4 officiers, 92 soldats; morts de maladie, 163 officiers, 6,566 soldats; tués accidentellement, 4 officiers, 176 soldats; disparus et prisonniers, 14 officiers, 1,230 soldats; renvoyés au pays comme invalides, 1,551 officiers, 35,548 soldats; en tout 2,140 officiers et 47,588 soldats; soit comme grand total 49,728 hommes.

\* \* \*

En Chine les négociations pour la paix semblent entrer dans une phase rassurante. Les ministres européens s'entendent sur presque tous les points. On affirme que l'empereur de Chine a accepté en principe les termes suivants:

- 1° Le paiement d'une indemnité de 700,000,000 de taels, payables en soixante ans, et garantis sur une branche spéciale du revenu public;
- 2° L'érection d'un monument convenable à Pékin, comme réparation pour le meurtre du baron Von Ketteler, le ministre allemand qui a été assassiné, peu de temps après le commencement de la révolte des Boxers;
- 3° L'envoi d'un prince impérial, proche parent de l'empereur, à Berlin, avec la mission de présenter les excuses de la Chine pour le meurtre du baron de Ketteler;
- 4° Le contrôle par les troupes étrangères des lignes de communication entre Pékin et Taku;
- 5° La punition de tous les officiels qui ont pactisé avec le mouvement Boxer;
- 6° L'exclusion, pendant cinq ans, des examens pour le mandarinat, prononcée contre tous les candidats venant des endroits où les étrangers ont été maltraités;
- 7° L'abolition du Tsung-Li-Yamen (bureau des affaires étrangères);
- 8° L'accès auprès de l'empereur garanti en tout temps aux ministres étrangers;
- 9° La prohibition de l'importation des armes;
- 10° La destruction des forts de terre et de mer entre Shan-Hai-Kwan et Pékin, et entre Pékin et Taku.

Espérons que la paix va bientôt être rétablie dans le Céleste Empire, que les massacres vont cesser partout, et que les populations chrétiennes vont recevoir une protection efficace.

\* \* \*

En France, les partis parlementaires se préparent à la lutte dont la prise en considération du projet de loi sur les associations va donner le signal. Différents groupes ministériels, composés de radicaux et de sectaires, se sont réunis pour s'entendre au sujet de la tactique à suivre afin que les congrégations religieuses soient exécutées le plus promptement possible.

D'autre part, M. de Mun et ses amis fourbissent leurs armes. Déjà, dans un bref discours, le grand orateur catholique a annoncé qu'il donnerait à fond dans ce débat. De leur côté les républicains modérés, les progressistes, le parti de M. Méline, se disposent à combattre la loi au nom des principes de liberté.

Un éminent jurisconsulte, doublé d'un maître écrivain, M. Rousse, membre de l'Académie française, vient de publier une consultation, qui est un chef-d'œuvre de logique et de discussion. Il a prouvé clairement que le projet de M. Waldeck-Rousseau est contraire au droit et à la justice. Et sa lumineuse démonstration ne saurait être entamée par les sophismes des sectaires.

Ce projet de loi néfaste va avoir au moins un bon résultat. Il va grouper dans une résistance commune tous les hommes d'ordre, tous les vrais amis de la liberté, à quelque parti qu'ils appartiennent. M. Méline, M. de Mun, M. Drumont, M. de Cassagnac, vont lutter ensemble contre cette audacieuse tentative du jacobinisme régnant.

A propos de M. de Cassagnac, je tiens à signaler ici un de ses récents articles, qui m'a paru bien significatif. On sait que le fougueux rédacteur de l'*Autorité* s'est posé, dès le début de la troisième république, comme son plus implacable adversaire. Pour lui, la république c'est la "gueuse"; et il parle depuis vingt ans, presque tous les jours, d'étrangler "la gueuse". Il n'a pas seulement poursuivi de ses anathèmes les lois de malheur édictées par les ministères républicains, il a maudit la forme républicaine elle-même. Et quand le Souverain Pontife, obéissant à une haute inspiration, a conseillé instamment aux catholiques français de se rallier à la constitution actuelle de leur pays, tout en continuant à lutter contre les mauvaises lois, M. de Cassagnac n'a pas craint de faire entendre des paroles profondément regrettables de protestation et de critique irrespectueuse.

Eh bien, malgré tout cela, la doctrine du ralliement commen-

ce à produire son effet même sur ce farouche réfractaire. Et il a écrit l'autre jour, à propos d'une élection où M. Grébauval, président du conseil municipal de Paris, était candidat, les lignes suivantes :

“ Je le déclare, sans connaître nullement M. Grébauval, sans même le trouver sympathique et tout en lui reprochant diverses maladresses, parmi lesquelles le banquet des maires n'est pas la moins lamentable, je fais des vœux sincères pour son succès, auquel cependant je ne crois pas fermement.

“ En somme, M. Grébauval représente une République libérale, relativement honnête, propre, et, bien que nous ne soyons pas républicain, nous seconderons toujours ces républicains-là, — qui sont de bons Français, — par haine et dégoût des autres.

“ Pour la centième fois, nous redirons que, si la république de MM. Déroulède, Grébauval, Jules Lemaître et même de M. Méline — ce qui prouve que nous avons fait du chemin comme résignation — oui, nous redirons que, si cette république venait à s'installer au lieu et place de la république sectaire et ignoble au milieu de laquelle nous nous débattons, ainsi qu'on se débat dans un infect borbier, nous estimerions que notre sort ne serait pas à plaindre.

“ Nous ne nous accrochons plus, d'une main acharnée, à la réalisation peut-être encore lointaine de la monarchie rêvée; nous ne nous entêtons plus à courir après l'ombre d'un gouvernement complètement réparateur, et nous nous déclarons réduit — ce qui est dur — à souhaiter le moindre mal.”

Cet article accuse chez M. de Cassagnac une évolution indéniable, une incontestable modification d'attitude. Et je me hâte d'ajouter : une modification pour le mieux.

\* \* \*

Un des incidents parlementaires les plus importants qui se soient produits durant les dernières semaines, c'est le discours du général Mercier au Sénat, sur la possibilité et les moyens d'opérer un débarquement en Angleterre, advenant des hostilités entre ce pays et la France. Ce discours de l'ancien ministre de la guerre a presque fait scandale en certains milieux. Voici l'analyse que nous en trouvons dans un journal français :

“ L'ancien ministre, — se basant sur ce principe fondamental à la guerre qu'il faut toujours saisir l'offensive, — déclare nettement que, si nous étions en guerre avec l'Angleterre, nous pour-

rions tenter un débarquement sur son territoire. Le projet, affirme l'orateur, n'a rien de chimérique. Il faut même, ajoute-t-il, envisager l'éventualité d'une marche sur Londres. Et il rappelle les invasions dont l'Angleterre a été le théâtre au cours de l'histoire : celles des Romains, des Saxons, des Normands, etc.

“ En ce siècle même, dit le général Mercier, Carnot, Hoche et Napoléon ont appuyé avec énergie le plan d'une descente en Angleterre, malgré la supériorité navale déjà atteinte par ce pays. Hoche était d'avis que c'est chez eux qu'il faut aller combattre les Anglais.”

“ Il y a une objection capitale, et l'ancien ministre de la guerre va y répondre. Pour débarquer en Angleterre, il faut être maîtres de la mer et nous ne le sommes pas. Le général Mercier constate que l'Angleterre aurait, en cas de guerre, beaucoup de points à défendre dans toutes les contrées du globe et que, d'autre part, ses troupes n'ont pas, — les événements du Transvaal l'ont prouvé, — la solidité qu'on leur attribuait.

“ L'orateur apprend au Sénat qu'il a fait, en 1897, lorsqu'il commandait le quatrième corps, une étude détaillée sur un projet de débarquement en Angleterre et il va l'expliquer à ses collègues, mais un certain nombre de sénateurs font entendre des protestations et M. Fallières invite l'ancien ministre à ne pas donner d'indications sur des documents que doit seul connaître le ministre de la guerre.

“ Le général réplique que cette organisation d'une flotte de débarquement a la sanction de l'expérience et que les Japonais, en 1895, en ont fait usage. Il termine son discours en demandant au Sénat d'accepter la proposition de résolution suivante :

“ Le Sénat invite le gouvernement à compléter d'urgence le dispositif de mobilisation des armées de terre et de mer pour la préparation de tout ce qui est nécessaire pour embarquer le plus rapidement possible un corps expéditionnaire.”

“ Cette proposition, qui semble toute simple au général Mercier (lequel n'a pas encore l'habitude de la tribune, bien qu'il y ait déjà paru comme ministre), provoque une émotion très vive. De longs murmures s'élèvent sur les bancs de la gauche et le président intervient.

“ Il ne m'est pas possible, dit-il, de soumettre au Sénat, au cours de la discussion d'un projet de loi, un projet de résolution qui ne pourrait être que la conclusion d'une interpellation.”

“ M. de Lanessan est debout à son banc et paraît fort ner-

veux. Dès que M. Fallières a terminé son observation, il s'écrie : " Le gouvernement, en aucun cas, ne saurait s'associer à aucun titre à une telle proposition ! "

Cette harangue du général Mercier a produit une vive sensation. Les journaux anglais l'ont commentée avec aigreur. Le général s'est défendu contre les attaques auxquelles il a été en butte, en disant qu'il s'était placé à un point de vue exclusivement didactique. Il n'a pas poussé un cri de guerre contre l'Angleterre. Il s'est borné à dire : " Si des circonstances que je serais le premier à déplorer, nous imposaient la lutte avec elle ", alors il y aurait telle tactique à suivre.

\* \* \*

J'ai souvent l'occasion de parler, dans ces chroniques, de M. Brunetière. C'est que cet écrivain est vraiment l'un des esprits les plus remarquables de ce temps, que ses œuvres font penser, que certaines de ses paroles sont des actes, et que son évolution doctrinale et psychologique est un des spectacles les plus admirables et les plus fortifiants qu'il soit possible de contempler. Elle se poursuit avec évolution, — quoiqu'on ait pu la croire à peu près terminée, après le discours prononcé par l'éminent académicien à Besançon, le printemps dernier, — elle s'accroît, elle se précise, à mesure qu'elle se rapproche davantage du noble but vers lequel elle tend, et qui est la vérité totale et intégrale.

Dans une conférence prononcée le 19 novembre 1898, M. Brunetière avait éloquemment parlé du " besoin de croire. " Le 18 novembre dernier, à la clôture du congrès catholique de Lille, il a parlé, avec non moins d'éloquence, " des raisons actuelles de croire. " Il a montré comment, éternelles en leur fond, c'est-à-dire par rapport au dogme immuable, les raisons de croire peuvent différer d'elles-mêmes en leur forme, dans leurs relations avec l'esprit des âges. Il a développé ensuite le sens chrétien des trois termes de la formule fameuse : Liberté, égalité, fraternité. Il a prouvé que le christianisme seul a introduit la liberté dans le monde; que l'idée d'égalité, fautive au point de vue naturel et social, n'est vraie qu'au point de vue surnaturel; et qu'enfin le sentiment de la fraternité humaine n'existe pas en dehors de la religion chrétienne. Puisque cette devise célèbre de la démocratie moderne, — liberté, égalité, fraternité, — n'a de fondement réel que dans le christianisme, il y a donc là, pour la société contemporaine, une raison très actuelle de croire en cette religion.

Ici, l'orateur a relevé ce mot récent prononcé par un adversaire, à l'occasion du congrès catholique de Bourges: " Pourquoi n'arriverait-il pas à quelques catholiques de s'apercevoir que la déclaration des droits de l'homme est une transposition de l'Évangile en langue politique moderne? et que la Constitution républicaine appliquée à ce monde et aux choses de ce monde les principes les plus hauts de la morale chrétienne? "

M. Brunetière répond en ces termes à cette interrogation: " Il dit, vous l'entendez, une *transposition*, et nous disons, nous, une *laïcisation*; et toute la différence est là. Oui, la déclaration des droits de l'homme est une *laïcisation* de l'idée chrétienne, et moi-même, je fais plus que d'y consentir ou de l'avouer, puisqu'enfin c'est la thèse de tout ce discours. Mais en la *laïcisant*, c'est-à-dire en la séparant de son support, de son fondement mystique ou dogmatique, j'ajoute que l'on suspend en l'air ou dans le vide, pour ainsi parler, les droits de l'homme; on les dénature ou on les mutile; on les met dans l'impossibilité de se prouver eux-mêmes; on les livre aux contradictions de la sophistique, et on expose les droits des hommes à être niés, *au nom de la science contemporaine*, dans la séance solennelle de rentrée de la première cour de justice de la République française."

Tout ce discours est à lire. C'est une pure et profonde jouissance que de suivre ce vigoureux esprit dans le développement logique et puissant de sa pensée, dans l'enchaînement infrangible de son argumentation. . . Soudain, vers la fin du discours, il s'arrête: " Ici, dit-il, se termine le domaine de l'apologétique, et commence l'opération individuelle et mystérieuse de la foi." Et alors il prononce ces émouvantes paroles, qui produisent dans l'auditoire une intense sensation:

" Vous cependant qui parlez ainsi, — me demandera-t-on peut-être, et on me l'a souvent demandé, — que croyez-vous? Ce que je crois, messieurs, il me semble que je viens de vous le dire! Mais à ceux qui voudraient quelque chose, non pas, je pense, de plus net, mais de plus explicite, je répondrai très simplement: " Ce que *je crois*, — et j'appuie énergiquement sur ce mot, — ce que *je crois*, non ce que *je suppose* ou ce que *j'imagine*, et non ce que *je sais* ou ce que *je comprends*, mais ce que *je crois*. . . allez le demander à Rome! "

" En matière de dogme et de morale, je ne suis tenu que de m'assurer ou de prouver l'autorité de l'Église. La révélation n'a pas eu pour objet de mettre l'intelligence humaine en pos-

session de l'*Inconnaissable*, et, s'il n'y avait pas de mystère dans la religion, je n'aurais pas besoin de croire: je saurais! Evitons ici, messieurs, l'une des pires confusions qu'ait inventées la moderne critique: l'objet de la croyance et celui de la connaissance font deux.

“ Je ne *crois* pas que deux et deux font quatre, ni que le semblable engendre le semblable, ni que César ait vaincu dans la journée de Pharsale; *je le sais*. Si je savais de la même manière, avec la même évidence, si j'entendais avec la même clarté le mystère de l'Incarnation ou l'opération de la grâce, ce ne seraient plus des mystères; et la croyance, étant adéquate à la connaissance, ne serait plus la croyance ni la foi. *Fides est argumentum rerum non apparentium*.

“ Et ce n'est pas à dire pour cela qu'elle s'oppose à la raison! Non, elle ne s'y oppose point; elle nous introduit seulement dans une région plus qu'humaine, où la raison, étant humaine, n'a point d'accès; elle nous donne des lumières qui ne sont point de la raison; elle complète la raison, elle la continue, elle l'achève, et si je l'ose dire, elle la couronne.

“ Tout ce que je puis donc faire, messieurs, devant le mystère, c'est d'abord de m'incliner en silence, et c'est ce que je fais, mais ce que je puis faire ensuite, aussi, et ce que je viens d'essayer de faire dans ce discours, c'est de dire et de déduire, c'est d'expliquer les raisons que j'ai de m'incliner. J'en ai d'autres, j'en ai de plus intimes et de plus personnelles!

“ Il y a bien des chemins qui mènent à la croyance, et j'en ai exploré, j'en ai parcouru, j'en ai suivi plus d'un: je me suis aussi quelquefois fourvoyé. Mais, parmi toutes ces raisons de croire, en choisissant les plus “*actuelles*”, il m'a semblé répondre à l'objet de cette réunion. J'ajoute seulement, — puisqu'enfin, messieurs, chacun de nous, quand il parle de ses raisons de croire”, s'il ne fait pas précisément une confession, livre pourtant à ceux qui l'écoutent le récit d'une expérience personnelle, — j'ajoute seulement que, de ces raisons, il me semble que les morales ou plutôt les sociales ont été les plus décisives.

“ Je me rappelle avoir lu dans la *Vie du Père Hecker* qu'après avoir traversée plus d'une secte — comme ils disent là-bas, plus d'une *dénomination* protestante — l'un des plus puissants motifs, l'un des motifs déterminants de sa conversion définitive au catholicisme fut la satisfaction et le frein, le frein et la satisfaction, que le catholicisme lui semblait seul capable de donner à ses instincts populaires et démocratiques. Il avait commencé, vous

vous le rappelez peut-être, messieurs, par être ouvrier boulangier. Ce dur apprentissage de la vie m'a été épargné. Mais, comme lui, je n'ai trouvé que dans le catholicisme le frein et la satisfaction des mêmes instincts ou du même idéal.

Ayant la nuque dure aux saluts inutiles  
Et me dérangeant peu pour des rois inconnus,

je n'ai trouvé que là la justification de la devise à laquelle je continue de croire, et dont j'ai tâché de vous montrer, messieurs, que si le fondement ne s'en rencontrait que dans l'idée chrétienne, là aussi et là seulement s'en pouvait rencontrer la véritable interprétation. Je voudrais y avoir réussi."

Je n'ai guère besoin, n'est-ce pas, de faire ressortir l'importance de cette magnifique profession de foi. Notons-en simplement quelques traits. "Ce que je crois, allez le demander à Rome!" Oui, c'est M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, qui s'incline avec cette simplicité et cette netteté devant l'autorité dogmatique de l'Église. L'illustre critique eût été lui-même bien étonné, si on lui eût prédit cela il y a dix ans.

Ses paroles relatives au mystère ne sont pas moins remarquables: "Tout ce que je puis faire devant le mystère, c'est d'abord de m'incliner en silence, et c'est ce que je fais, mais ce que je puis faire ensuite, aussi, et ce que je viens d'essayer de faire dans ce discours, c'est de dire et de déduire, c'est d'expliquer les raisons que j'ai de m'incliner." Ah! combien de telles déclarations, sortant d'une bouche aussi peu suspecte, doivent faire de bien en France, dans les milieux intellectuels.

Il y a deux ans, dans son beau discours sur le besoin de croire, M. Brunetière après avoir traité le côté psychologique et apologetique de son sujet, s'arrêtait au seuil du surnaturel en disant qu'il ne se sentait pas la force et qu'il ne se croyait pas le droit d'aller plus loin. "Je crois même, ajoutait-il, avoir le devoir de ne pas m'avancer au delà de ce que je pense actuellement... Quel que soit le pouvoir de l'intervention de la volonté dans ces choses, — et il est considérable, — aucun de nous n'est maître du travail intérieur qui s'accomplit dans les âmes. Mais, si quelques-uns de ceux qui m'écoutent se rappellent peut-être en quels termes, ici même, il y a bientôt trois ans, je terminais une conférence sur la *Renaissance de l'Idéalisme*, ils reconnaîtront que les conclusions que je leur propose aujourd'hui sont plus précises, plus nettes, plus voisines surtout de l'idée qui vous a

rassemblés en Congrès; et pourquoi, si c'est un grand pas de fait, n'en ferais-je pas un autre, et un plus décisif?" Cet autre pas, ce pas plus décisif, Dieu en soit loué, M. Brunetière l'a fait. Son discours de Lille nous en apporte la preuve éloquente et irrécusable. Qu'il me soit permis, au nom des catholiques lecteurs de la REVUE CANADIENNE, d'en féliciter et d'en remercier l'éminent écrivain.

\* \* \*

Aux États-Unis, l'événement du moment c'est la prise en considération du traité Hay-Pauncefote, par le Sénat américain. Voici en peu de mots de quoi il s'agit. En 1850, un traité fut conclu entre les États-Unis et l'Angleterre, par l'intermédiaire de MM. Clayton, secrétaire d'État américain, sous la présidence de M. Taylor, et Bulwer, ministre anglais à Washington. Ce traité avait pour objet de mieux définir la situation respective des deux puissances en Amérique. La seconde partie du traité concernait la construction d'un canal interocéanique à travers le Nicaragua. Elle décrétait que l'Angleterre et les États-Unis devaient coopérer à la construction de ce canal, et que ni l'un ni l'autre des deux États n'en aurait le contrôle absolu, ni ne pourrait y ériger de fortifications.

Les années s'écoulèrent. L'entreprise d'un canal interocéanique de Colon à Panama, à travers l'État de Colombie, fut lancée par les Lesseps, on sait avec quel désastreux résultat pour les actionnaires. Après leur échec, les Américains, qui avaient vu d'un mauvais œil la tentative française, résolurent de pousser activement celle du canal de Nicaragua. Mais il leur fallait la coopération de l'Angleterre, en vertu du traité Clayton-Bulwer. Et l'Angleterre ne semblait pas anxieuse d'agir. C'est alors que des négociations s'ouvrirent pour modifier l'arrangement de 1850. Les négociateurs furent M. Hay, secrétaire d'État américain, et lord Pauncefote, ministre anglais à Washington. Le résultat de leur collaboration diplomatique fut le traité qui porte leur nom.

En résumé il contenait les dispositions suivantes: les États-Unis pourraient construire seuls le canal projeté, à leurs frais, par subvention ou par un prêt d'argent; le canal devait être neutralisé, et sa navigation devait être libre comme celle du canal de Suez; étaient interdits le blocus du canal ou les actes d'hostilité, le ravitaillement pour les vaisseaux de guerre, sauf le cas d'absolue nécessité, l'embarquement ou le débarquement

de troupes par les belligérants, le stationnement de vaisseaux belligérants durant plus de vingt-quatre, dans un rayon de trois milles des deux extrémités du canal, l'érection de fortifications; le matériel du canal devait jouir d'une immunité absolue en temps de guerre; les autres nations devaient être informées de la ratification du traité et invitées à y devenir parties; les ratifications devaient être échangées à Washington dans les six mois de la signature du traité.

Au premier abord, la ratification du traité par les Etats-Unis semblait une chose entendue. Mais bientôt se dessina un mouvement d'opposition qui prit des proportions alarmantes. A la dernière session du Congrès, le sénateur Cushman Kellog Davis proposa un amendement qui modifiait complètement les principes du traité. En voici le texte :

“ Il est admis de plus, qu'aucune des conditions et stipulations contenues aux clauses 1, 2, 3, 4 et 5 du présent article (article III) ne s'appliquera pas aux mesures que les Etats-Unis jugeront nécessaire de prendre pour assurer, avec leurs propres forces, la défense des Etats-Unis et pour le maintien de l'ordre public.”

Or ces clauses 1, 2, 3, 4, 5 étaient celles qui se rapportaient à la libre navigation du canal, à l'interdiction du blocus, du ravitaillement, de l'embarquement ou débarquement de troupes par les belligérants, à la défense de rester plus de vingt-quatre heures dans un rayon de trois milles.

C'est-à-dire que par cet amendement, les Américains deviendraient maîtres de faire à peu près ce qu'ils voudraient du canal, en temps de guerre comme en temps de paix. L'amendement Davis n'a pas été adopté à la dernière session. Et, dans l'interval, son auteur est mort. Mais la proposition a été reprise par un autre sénateur, et elle a été adoptée le 13 décembre courant par le Sénat.

Avec cette transformation radicale, il est évident que le traité va devenir inacceptable à l'Angleterre. D'autres amendements sont encore annoncés, et leur effet serait d'empirer davantage la situation. Le traité Hay-Pauncefote est donc en grand danger de sombrer. Et alors le traité Clayton-Bulwer resterait en force. Mais les Etats-Unis n'en veulent plus, et sont fort capables de le déclarer non avenu, de leur autorité privée. Le fait est que nos chers voisins font preuve du plus scandaleux sangêne et du plus absolu mépris du droit public en matière de conventions internationales.

Quelle sera la solution de cet imbroglio?

\* \* \*

Les élections de la province de Québec ont eu lieu le 7 décembre. Le parti conservateur a été écrasé, comme tout le faisait prévoir. Le ministère Parent a fait élire 65 de ses partisans. L'opposition n'en a sauvé que 7 du naufrage. Heureusement pour elle, elle conserve plusieurs de ses meilleurs hommes : l'honorable M. Flynn, son chef, les honorables MM. Pelletier et Leblanc, MM. Tellier et Chicoyne. Les honorables MM. Nantel, Atwater, Hackett, anciens ministres, sont restés sur le carreau.

L'ouverture de la session fédérale est annoncée pour le 6 février prochain. Il est fort probable que cette session sera courte.

Ths Chapais.

Québec, 26 décembre 1900.

